

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

Classe des Sciences Morales et Politiques

Mémoires in-8°, Nouvelle Série, Tome XLVIII, fasc. 3, Bruxelles, 1984

La mission du Commandant
A. Wittamer en Chine
(1898-1901)

par

André LEDERER

Professeur émérite de l'Université Catholique de Louvain
Membre honoraire de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer
Vice-Président de l'Académie royale de Marine

KONINKLIJKE ACADEMIE VOOR OVERZEESE WETENSCHAPPEN

Klasse voor Morele en Politieke Wetenschappen

Verhandelingen in-8°, Nieuwe Reeks, Boek XLVIII, afl. 3, Brussel, 1984

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

Classe des Sciences Morales et Politiques

Mémoires in-8°, Nouvelle Série, Tome XLVIII, fasc. 3, Bruxelles, 1984

La mission du Commandant
A. Wittamer en Chine
(1898-1901)

par

André LEDERER

Professeur émérite de l'Université Catholique de Louvain
Membre honoraire de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer
Vice-Président de l'Académie royale de Marine

KONINKLIJKE ACADEMIE VOOR OVERZEESE WETENSCHAPPEN

Klasse voor Morele en Politieke Wetenschappen

Verhandelingen in-8°, Nieuwe Reeks, Boek XLVIII, afl. 3, Brussel, 1984

Mémoire présenté à la séance de la Commission
d'Histoire tenue le 8 novembre 1978

Publication décidée par la Classe des Sciences
morales et politiques en sa séance du 21 novembre 1978

ACADÉMIE ROYALE
DES
SCIENCES D'OUTRE-MER

Rue Defacqz 1 - boîte 3
B-1050 Bruxelles
Tél. (02) 538.02.11

KONINKLIJKE ACADEMIE
VOOR
OVERZEESE WETENSCHAPPEN

Defacqzstraat 1 - bus 3
B-1050 Brussel
Tel. (02) 538.02.11

D/1984/0149/5

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	5
Carte de la Chine vers 1900	6
Introduction	7
L'apparition de la Belgique en Chine	9
Origine et départ de la mission Wittamer	11
Arrivée à Pékin et premières difficultés	15
Heurs, malheurs et retour de Servais et Richard	19
L'activité de Wittamer en 1898	21
L'affaire de Hanyang	23
Préparation du voyage au Kansu	26
De Pékin à Si-wan-dzé	30
De Si-wan-dzé à Eul-che-se-king-ti	35
De Eul-che-se-king-ti à Si-nang	40
Le voyage au Kansu de Si-siang à Suchow	45
Le retour à Si-siang	49
Le voyage à Lan-tchéou et au Sud du Kansu	51
Le reconnaissance du Fleuve Jaune	55
Au cœur de la révolte des Boxers	58
Le défenseur de Si-wan-dzé	61
Le retour à Pékin	65
Le séjour à Pékin et le retour en Europe	68
Considérations finales sur la mission Wittamer	70

REMERCIEMENTS

Nos remerciements vont en premier lieu à M. Henri Wittamer sans qui il ne nous aurait pas été possible de faire revivre les péripéties vécues en Chine par le commandant Wittamer ; en effet, c'est lui qui nous a donné en communication un des rares exemplaires de l'«Odyssée en Chine». Mais d'autres membres de la famille Wittamer nous ont aussi fourni une précieuse documentation, notamment MM. C. Schmit, d'Angleur, et C. Decker, d'Arlon.

MM. Vandewoude, archiviste du Palais royal, et Desneux, du Ministère des Affaires Étrangères, ont mis généreusement à notre disposition les archives dont ils assument la garde ; qu'ils trouvent en ces lignes l'expression de notre reconnaissance.

Nos remerciements vont tout spécialement à M. M. Luwel, conservateur au Musée royal de l'Afrique centrale, qui nous aida de ses conseils tout au long de cette étude.



La Chine vers 1900.

INTRODUCTION

La mission du Commandant Arthur Wittamer se situe dans le cadre des efforts entamés au ^{xix}^e siècle par les pays industrialisés pour investir des capitaux dans les régions d'Afrique et d'Asie nouvellement accessibles aux Occidentaux, grâce aux progrès considérables des moyens de transport.

L'Extrême-Orient, la Chine notamment, était considéré comme un champ d'action particulièrement favorable pour les industriels en quête d'affaires importantes. Depuis le milieu du ^{xix}^e siècle, la France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la Russie s'efforçaient de pénétrer à l'intérieur de l'Empire du Milieu et d'y exercer une influence économique et politique.

Cependant les autorités chinoises résistaient aux tentatives d'interventions militaires qui avaient pour but de tirer des profits de l'imbroglio dans lequel vivait ce pays immense. L'autorité de la dynastie mongole à la tête de la Chine allait en s'effritant et les vice-rois qui régnaient sur les provinces, jouaient un rôle de plus en plus important. D'autre part, leur nomination dépendait du pouvoir central. Il fallait agir avec doigté dans ce monde où l'intrigue et la corruption étaient de règle ; la mentalité fort différente de celle de la société occidentale exigeait une longue patience avant d'obtenir une décision.

À partir de 1868, le Japon avait entamé une révolution industrielle étonnante, qui le conduisit rapidement à devenir la puissance la plus importante de l'Extrême-Orient. En 1894, un conflit armé avait surgi entre la Chine et le Japon par suite de leur lutte d'influence en Corée. La Chine subit, à cette occasion, une cuisante défaite, dont le Japon chercha à tirer le maximum d'avantages.

Les puissances occidentales ne restèrent pas indifférentes ; tandis que la Grande-Bretagne adoptait une attitude de stricte neutralité, la France, l'Allemagne et la Russie prirent le parti de la Chine pour faire rétrocéder les territoires conquis par le vainqueur, ce qui survint le 10 novembre 1894, à la suite du Traité de Shimonoseki, du 17 avril 1894, mettant un terme au conflit.

Mais l'intervention des puissances occidentales n'était pas désintéressée car elles cherchaient à monnayer leur attitude ; pour ne pas se concurrencer, elles s'étaient réservé des zones d'influence. À partir de 1898, le meurtre de deux missionnaires servit de prétexte pour harceler la faible Chine qui ne parvenait plus à résister aux sollicitations des puissances visant à arracher des concessions (1).

(1) KURGAN-VAN HENTENRIJK, G. 1965. Jean Jadot, artisan de l'expansion belge en Chine. — *Mém. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, Cl. Sci. mor. et pol., N.S., 29 (3), pp. 13-28.

L'APPARITION DE LA BELGIQUE EN CHINE

Déjà avant de monter sur le trône, Léopold II s'était intéressé à l'Extrême Orient. Sa correspondance avec Chazal ne laisse aucun doute au sujet de son désir de voir les Belges entretenir des relations commerciales avec la Chine ⁽²⁾. Il avait accompli un voyage en Asie du sud-est qui avait duré du 18 novembre 1864 au 6 mai 1865 et qui lui avait donné l'occasion de visiter Hong-Kong et Canton. Un an après son accession sur le trône, le Souverain voyait dans l'Extrême-Orient, et la Chine en particulier, un marché susceptible d'absorber une partie de la production de l'industrie belge, qui avait connu une expansion extraordinaire sous le règne de son père, Léopold I^{er} ⁽³⁾.

Sous l'impulsion du jeune souverain, les hommes d'affaires belges commençaient à s'intéresser à la Chine ⁽⁴⁾. Les missionnaires belges également. Ainsi, Monseigneur Hamer, missionnaire de Scheut, œuvrait en Chine depuis 1865 ⁽⁵⁾ et Paul Splingaerd, un «ketje» des marolles, arrivé comme auxiliaire des missions, également en 1865, était devenu chef du Comptoir des Impôts à Suchow et mandarin à bouton bleu et plume de paon ⁽⁶⁾.

De nombreuses missions créées par les Scheutistes étaient établies dans diverses provinces et leur rôle dans le pays était précieux pour l'information de leurs compatriotes circulant dans une Chine encore mystérieuse et dont les us et coutumes étaient généralement mal connus des Occidentaux.

(2) DUCHESNE, A. 1963. La pensée expansionniste du Duc de Brabant à travers sa correspondance avec le général Chazal, ministre de la Guerre (1859-1861). — *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, **1963** (6), pp. 1050-1078.

(3) VANDEWOUDE, E. 1967. Een plan van Leopold II tot industriële prospectie van China en Japan (1868-1873). *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, **1967** (4), pp. 675-676.

(4) VANDEWOUDE, E., *op. cit.*, p. 684.

(5) WITTAMER, A. 1899. Odyssée en Chine. — Mémoire stencilé à 25 exemplaires, 5 décembre 1899. — Les pages du mémoire de WITTAMER n'étant pas numérotées, nous avons cité en référence les dates reprises dans le récit.

(6) WITTAMER, A., *op. cit.*, 11 janvier 1900 ; et FROCHISSE, J. M. 1936. La Belgique et la Chine. Relations diplomatiques et économiques, Louvain, pp. 220-222.

Léopold II avait jugé opportun de participer au redressement économique et à l'équipement de la Chine après le désastre de 1894.

En 1896, le vice-roi du Petchili, Li-Hung-Chang, avait représenté son pays au couronnement du Tsar, à Saint-Petersbourg, et il se rendit à Bruxelles à l'invitation de Léopold II, qui désirait lui faire connaître la puissance industrielle de la Belgique. Or, cette même année, la Compagnie Impériale des Chemins de Fer Chinois venait d'être constituée, en vue de construire la ligne destinée à relier Pékin à Hankow ; en collaboration avec les Français, les Belges, grâce à l'habileté de Jean Jadot, réussirent à en obtenir la construction (7).

À la même époque, le vice-roi du Hupeh, Chang Chih-Tung, joua un rôle considérable dans l'industrialisation de son pays. Résidant à Wuchang, ville voisine du grand port intérieur de Hankow sur le Yangtsé-kiang, il assuma un rôle important dans la construction du chemin de fer. En outre, conscient de la faiblesse militaire de la Chine, à son initiative, des usines métallurgiques avaient été fondées à Hanyang, ville également voisine de Hankow. Chang était favorable à l'octroi de concessions à des puissances de second rang, peu dangereuses pour la souveraineté de la Chine, comme la Belgique et les États-Unis (8).

C'est ainsi que des ingénieurs belges de Cockerill, demandés par Chang, avaient construit et dirigé le complexe minier, métallurgique et sidérurgique qui deviendra le plus grand centre industriel de la Chine (9).

Les efforts des industriels belges furent soutenus, à partir de 1896, par le baron de Vinck des deux Orp, ministre résident à Pékin, auquel on adjoignit Emile Francqui en qualité de consul général à Hankow (10).

(7) KURGAN-VAN HENTENRIJK, G., *op. cit.*, pp. 17-19.

(8) KURGAN-VAN HENTENRIJK, G., *op. cit.*, pp. 19-20.

(9) FROCHISSE, J. M. 1936. La Belgique et la Chine. Relations diplomatiques et économiques, Louvain, pp. 200-202.

(10) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, p. 265.

ORIGINE ET DÉPART DE LA MISSION WITTAMER

Depuis le début de son règne, Léopold II encourageait les Belges à explorer la Chine ; mais on sait que les industriels et les hommes d'affaires rechignaient à prendre le moindre risque. Cependant l'un d'eux, le baron Eugène Sadoine, ancien directeur général de Cockerill, avait effectué en 1887 du «tourisme industriel» en Chine. Ce voyage eut d'heureux résultats puisqu'il semble être à l'origine de la création des usines d'Hanyang ⁽¹¹⁾.

Mais les Belges avaient à lutter contre la concurrence des Puissances telles que l'Allemagne, la France, l'Angleterre et la Russie pour introduire les produits de leurs industries dans le Céleste Empire. Il fallait se tailler une place dans un pays où les puissants concurrents s'étaient partagés les zones d'influence en spéculant sur la situation politique délicate de la Chine. L'atout de la Belgique sur les Grandes Puissances était de n'avoir pas de visées politiques ⁽¹²⁾.

En 1896, au cours du voyage de Li-Hung-Chang en Belgique, Léopold II l'avait fait entourer par les hommes d'affaires et les diplomates les plus habiles. Le Souverain avait reçu personnellement le haut personnage chinois et l'avait impressionné par un exposé habile sur le rôle que la Belgique pourrait jouer à l'égard de la Chine. A Seraing, au Val-Saint-Lambert, à Herstal, il visita les industries et fut l'objet d'un accueil empressé ⁽¹³⁾.

Ainsi, le terrain était préparé favorablement pour l'accueil de missions belges dans l'Empire du Milieu. Le roi ayant si bien réussi au Congo en envoyant des missions composées d'officiers aura encore recours à ceux-ci pour la Chine. Déjà en 1896, un officier belge, le commandant Baesens, s'y trouvait en quête de commandes à décrocher pour la firme Cockerill ⁽¹⁴⁾.

(11) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, pp. 195-199.

(12) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, pp. 207-211.

(13) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, pp. 213-216.

(14) HANQUET, C. 1967. Les officiers belges et l'œuvre de Léopold II en Chine. — *Mém. École r. milit.*, Bruxelles, p. 45.

Mais plutôt que de se concurrencer, certains industriels belges, capables d'exécuter des fournitures d'armement, préférèrent unir leurs efforts, à l'instar des Allemands et des Français. Le 2 mars 1898, la Société Cockerill, la Société de la Meuse et la Société de Marcinelle et Couillet signèrent une convention aux termes de laquelle elles prendraient, en commun, les commandes de coupoles en Chine ; ces commandes devaient être partagées, ainsi que les frais des missions, notamment en ce qui concernait les négociations déjà en cours entre le commandant Baesens et les autorités chinoises.

En agissant ainsi, Greiner, Timmermans et Lelong, signataires de la convention, espéraient obtenir le concours d'officiers auxquels le Gouvernement octroyerait un congé. Un appui des représentants belges en Chine était également escompté ⁽¹⁵⁾.

L'association que venaient de constituer les trois industriels avait été préconisée par le roi qui envisageait déjà la création de centres industriels et commerciaux à proximité du tracé du chemin de fer dont le contrat de construction allait bientôt être signé ⁽¹⁶⁾.

Plusieurs officiers, au courant de l'intérêt que Léopold II portait pour la Chine, se mirent sur les rangs pour ce genre de mission. Parmi les candidatures présentées, Cockerill en retint quatre.

Trois officiers d'artillerie furent finalement recrutés pour le voyage en Chine où ils devaient se présenter comme ingénieurs de leurs mandants. Leur chef, le capitaine-commandant Wittamer, un solide Arden-nais, était détaché provisoirement à l'Institut cartographique militaire à la date du 26 mars 1898 ⁽¹⁷⁾ ; on lui adjoignit le capitaine-commandant Servais et le capitaine Richard ⁽¹⁸⁾.

Il y avait Tedesco, un major de 48 ans, mais il était marié ; Wittamer, un capitaine-commandant de 43 ans, célibataire, possédait les langues et connaissait bien l'artillerie et les problèmes de défense d'une place ; le capitaine-commandant Servais, 37 ans, célibataire, était une brillante intelligence et appartenait à la promotion de Liebrechts, secrétaire général de l'État Indépendant du Congo, et il était proposé comme professeur

(15) Copie de la convention annexée à la lettre 19728 datée de Seraing le 23-IV-1898, adressée par Cockerill-Meuse-Couillet au Ministre des Affaires Étrangères – Dossier A.E.B. 2928-II, «farde» Wittamer.

(16) FROCHISSE, J.M., *op. cit.*, p. 218.

(17) Archives du service historique de l'Armée, feuillet matricule n° 9679.

(18) Lettre 19728, Cockerill-Meuse-Couillet au Ministre des Affaires Étrangères, dossier A.E.B. 2928-II, «farde» Wittamer.

d'artillerie ; enfin le capitaine Richard, 37 ans, de la même promotion que le précédent, était bon artilleur et excellent cavalier et il était proposé comme instructeur d'artillerie ⁽¹⁹⁾.

Léopold II écrivait le 24 mars 1898 au Ministre de la Guerre au sujet de Wittamer, directeur de l'École des Cadets, qui n'avait pas un grand avenir à l'Armée ; il désirait, à titre de récompense, pouvoir se rendre en Chine et le roi estimait qu'il le méritait bien ⁽²⁰⁾.

La lettre d'engagement, datée du 16 avril 1898, stipule que les trois officiers partent en Chine en qualité d'ingénieurs pour y offrir du matériel militaire et de construction et qu'ils doivent renseigner sur les besoins de la Chine en ces domaines. En outre, il y est écrit : «Si les gouvernements belge ou congolais réclamaient de vous un service, vous devrez le leur rendre en nous prévenant».

Les officiers portaient à leur risque et péril au salaire de 1250 F par mois, le voyage aller et retour se faisant en première classe et étant payé à raison de 2500 F par voyage ; en outre, une indemnité d'équipement de 2000 F était octroyée. Les officiers devaient supporter les frais d'hôtel, de logement et de nourriture. Une commission de 1/2 % sur le montant des commandes qu'ils remporteraient était prévue en leur faveur ⁽²¹⁾.

Le roi reçut au Palais Wittamer, Servais et Richard à la fin avril 1898 et termina l'audience sur ces paroles : «La mission essentielle de l'officier est de contribuer à assurer l'indépendance du pays. Le plus grand facteur de l'indépendance est la richesse. En réussissant à ouvrir à notre industrie de nouveaux débouchés en Chine, vous aurez bien rempli votre fonction». Cette phrase résumait de façon lapidaire les mobiles d'action du roi.

Notons ici la phrase de la lettre d'engagement par laquelle les officiers devaient rendre les services que pouvaient réclamer d'eux les gouvernements belge et congolais. Le R. P. Frochisse, qui s'est entretenu longuement avec Wittamer pour rédiger son livre sur «La Belgique et la Chine», écrit que les officiers envoyés en Chine recevaient «directement leur mandat de l'État Indépendant du Congo, c'est-à-dire, en fait, de son Souverain» ⁽²²⁾.

(19) Note de Cockerill, s.d., s.l., Archives du Palais Royal, dossier Chine II-F 59a.

(20) Lettre de Léopold II au Min. de la Guerre, Bruxelles, 24.III.1898, Archives du Palais royal, dossier Chine, II-59F a.

(21) Lettre datée de Seraing le 16.IV.1898 de Cockerill-Meuse-Couillet à Wittamer, Servais et Richard, annexée à la lettre 19728, dossier A.E.D. 2928-II, «farde» Wittamer.

(22) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, pp. 217-218.

Cette ingéniosité avait pour but d'éviter les récriminations des Puissances contre la présence de trop nombreux officiers belges en Chine. D'ailleurs en 1904, lorsque le souverain demanda une nouvelle fois de détacher Wittamer à l'Institut Cartographique Militaire pour une mission en Chine, qui fut décommandée ensuite, le Ministre de la Guerre en avisa immédiatement le Secrétaire du roi qui en informa sur le champ, l'administration de l'État Indépendant du Congo ⁽²³⁾.

S'il faut en croire Pierre Daye, Wittamer reçut le titre de Commissaire de District de 1^{ère} classe de l'État Indépendant du Congo, alors qu'il n'avait jamais mis les pieds dans ce pays ⁽²⁴⁾.

Avant le départ de la mission Wittamer, les dirigeants des firmes intéressées sollicitèrent de M. de Favereau, Ministre des Affaires Étrangères, une lettre d'introduction des trois officiers auprès du baron de Vinck des deux Orp et demandèrent que ce dernier veuille bien leur donner ses instructions et les recommandations ⁽²⁵⁾.

Finalement, la mission quitta la Belgique pour s'embarquer à Marseille le 4 mai 1898.

(23) Ministre de la Guerre au Secrétaire du Roi, Bruxelles, 9.V.1904, Archives du Palais Royal à Bruxelles.

(24) DAYE, P. 1934. Léopold II. – Paris, p. 422.

(25) Lettre 19728, Seraing le 27.IV.1898 Cockerill-Meuse-Couillet au Ministre des Affaires Étrangères, dossier A.E.B. 2928-II, «farde» Wittamer.

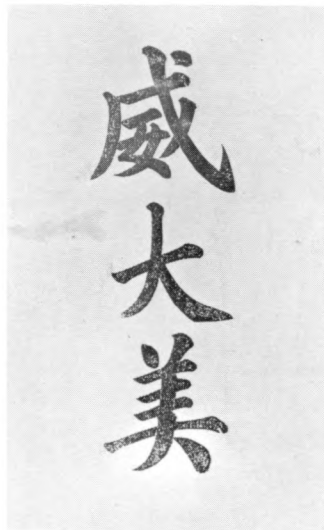


FIG. 1. – «Wittamer» en caractères chinois.



FIG. 2. – Le Commandant A. Wittamer vers 1898.

ARRIVÉE À PÉKIN ET PREMIÈRES DIFFICULTÉS

Suivant les instructions, au passage à Shanghai, les officiers devaient rendre visite au Consul de Belgique, Frère, et au représentant de Cockerill, Vander Stegen et Cie. Ensuite les voyageurs poursuivaient leur route jusqu'à Pékin où ils avaient à se présenter chez le baron de Vinck, ministre résident, pour lui demander ses instructions et ses recommandations ⁽²⁶⁾.

Wittamer, Servais et Richard se rendirent à la légation de Belgique à Pékin le 25 juin 1898. Les trois officiers firent la meilleure impression sur le diplomate belge, mais leur présence posait de sérieuses difficultés ⁽²⁷⁾.

En effet, une autre mission composée de Belges venait de débarquer un mois auparavant à Tien-tsin, sous la conduite du comte Charles d'Ursel, accompagné du major Gaspar Fivé, héros des campagnes d'Afrique contre les Arabisés en 1892-1893 ; il s'agissait d'une mission de l'État Indépendant qui devait demander à la Chine la reconnaissance de l'État Indépendant du Congo et conclure un traité de commerce et d'amitié. Fivé, en outre, était chargé d'acquérir des concessions pour les Belges ⁽²⁸⁾.

La présence de deux diplomates belges – le comte d'Ursel déposait des cartes de visite avec la mention «Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi des Belges» ⁽²⁹⁾ – rendait délicate la situation du ministre résident, d'autant plus que le corps diplomatique ne voulait entendre parler de l'ouverture d'une légation de l'État Indépendant du Congo à Pékin, alors qu'il n'en existait dans aucun autre pays ⁽³⁰⁾.

(26) Note sur la mission des Officiers Wittamer, Servais et Richard en Chine datée du 26.IV.1898, annexée à Lettre 19728, dossier A.E.B. 2928 II, «farde» Wittamer.

(27) Lettre 313/128, Pékin, 29 juin 1898 de DE VINCK au Min. des Affaires Étrangères, dossier A.E.B., mission EIC, 1^{ère} série, vol. III, 576 à 850.

(28) KURGAN-VAN HENTENRIJK, G. 1962. Une tentative de pénétration économique belge en Chine. La mission Fivé (1898-1900). *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, 8 (fasc. 6), p. 1003.

(29) Lettre 265/109, Pékin, 10 juin 1898, de DE VINCK au Ministre des Aff. Etr., dossier A.E.B., mission E.I.C., 1^{ère} série, vol. III, 576 à 850.

(30) Lettre 240-99, Pékin, 25 mars 1898, de DE VINCK au Min. des Affaires Étrangères, A.E.B., mission E.I.C., 1^{ère} série, vol. III, 576 à 850.

De plus, dans les légations se répandait de bouche à oreille le bruit que le major Fivé devait coopérer à la réorganisation de l'armée chinoise et que Wittamer, Servais et Richard arrivaient pour le seconder ⁽³¹⁾.

L'attitude du commandant Baesens n'était d'ailleurs pas étrangère à ces rumeurs. Arrivé à la légation de Belgique comme attaché militaire et commercial, il était partiellement à charge du gouvernement belge et de Cockerill. Il semble qu'en fait, dans l'idée du roi, qui utilisait volontiers cette technique, la mission principale de Baesens était d'ordre commercial. Cependant, ce dernier mit trop l'accent sur l'aspect militaire de sa fonction ⁽³²⁾.

Ainsi, il devint aide de camp du général chinois Yuan, commandant en chef de l'Armée du Nord, la seule dépendant du gouvernement central, les autres étant provinciales, donc aux ordres des vice-rois ⁽³³⁾. L'Armée du Nord comptait bien certains instructeurs étrangers et Baesens espérait les remplacer par des Belges. Ceci était évidemment peu apprécié des Russes, qui regardaient le nord de la Chine comme leur zone d'influence ⁽³⁴⁾.

Malgré cela, Baesens avait remis à la Légation de Belgique un contrat signé en blanc pour l'engagement de trois Belges dans l'Armée chinoise ⁽³⁵⁾. Après diverses péripéties, les Russes s'opposèrent à la présence d'officiers belges dans les armées chinoises, gouvernementale ou provinciale, et, au début de 1899, Baesens rentra en Belgique ⁽³⁶⁾.

Dès lors, il n'est pas étonnant que le baron de Vinck pria Wittamer et ses deux compagnons de ne pas prolonger leur séjour à Pékin, mais d'établir la base de cette mission à Tien-tsin où la présence des officiers belges attirait moins l'attention ⁽³⁷⁾.

Le baron de Vinck, à ce moment, était en pleine discussion pour l'obtention de la signature du contrat relatif à la construction du chemin de fer Pékin-Hankow, d'une part, et pour faire recevoir par les autorités

(31) Lettre 245bis/102bis, Pékin 27 mai 1898, de DE VINCK au Ministre des Affaires Étrangères, mission E.I.C., 1^{re} série, vol. III, 576 à 850.

(32) HANQUET, C., *op. cit.*, pp. 45-46 et 52.

(33) Lettre 540/198, Pékin 31 déc. 1897 de DE VINCK au Min. des Aff. Etr., dossier A.E.B. Corr. pol. Chine 1897 – non relié.

(34) Lettre 291/124, Pékin, 23 juin 1898, de DE VINCK au Min. Aff. Etr., dossier A.E.B. mission E.I.C., 1^{re} série, vol. III, 576 à 850.

(35) Lettre 456/180, Pékin, 5 novembre 1897, de DE VINCK au Min. Aff. Etr., dossier A.E.B. Corr. pol. Chine 1897, non relié.

(36) HANQUET, *op. cit.*, pp. 49 à 51.

(37) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, p. 218.

chinoises le comte d'Ursel, d'autre part. Pendant ce temps, il devait encore s'évertuer à faire comprendre aux diplomates accrédités à Pékin et aux autorités chinoises que Wittamer et ses compagnons étaient des ingénieurs et qu'ils n'étaient pas venus pour réorganiser l'armée chinoise ⁽³⁸⁾.

Li-Hung-Chang ne recevait toujours pas le comte d'Ursel, qui vivait incognito dans une chambre à la légation de Belgique, car le ministre chinois ne voulait pas s'avilir à recevoir le représentant d'un état nègre. Finalement d'Ursel fut reçu grâce à l'intervention du mandarin belge Paul Splingaerd. L'entrevue entre le diplomate «africain» et le ministre chinois ne fut pas des plus amènes ; Li-Hung-Chang, voulant faire sentir probablement qu'il n'était pas dupe du jeu du roi décocha : «Vous êtes le représentant d'une population nègre, mais vous n'êtes pas noir du tout». Enfin le 10 juillet 1898, l'échange de signatures d'un traité, qui n'était pas aussi favorable qu'on aurait pu l'espérer, eut lieu et le comte d'Ursel quitta la Chine le 13 juillet 1898 ⁽³⁹⁾.

Dans une lettre du 29 juin 1898, après avoir reçu Wittamer, Servais et Richard, le baron de Vinck écrivit que tout le monde était déçu. Le comte d'Ursel, évidemment, à cause de toutes les tracasseries causées par les Chinois pour le recevoir ; les trois officiers également, car, disaient-ils ; leur engagement ne pourra venir que de la légation de Belgique et non de la mission de l'État Indépendant du Congo, comme ils semblaient le croire, d'après les informations qu'ils avaient reçues. Leur engagement se rattachait à l'activité de Baesens et des trois contrats signés en blanc ⁽⁴⁰⁾. Or tout ceci était à mettre à l'actif du diplomate belge ⁽⁴¹⁾.

D'où vient que Wittamer et ses compagnons croyaient dépendre de la mission de l'État Indépendant du Congo ? Est-ce un quiproquo au départ à Bruxelles ou bien à l'arrivée à Pékin. Ont-ils rencontré le major Fivé et l'ingénieur Ledent qui auraient essayé de les incorporer dans leur mission d'exploration ? Nous l'ignorons et rien ne nous a éclairé sur ce point.

De toute façon, la presse à Bruxelles affirmait que le départ des trois officiers était en relation avec la mission congolaise et même la direction

(38) Lettre 291/124, Pékin, 18 juin 1898, de DE VINCK au Min. Aff. Etr., A.E.B., mission E.I.C., 1^{re} série, vol. III, 576 à 850.

(39) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, p. 238-239.

(40) Lettre 291/124, Pékin, 29 juin 1898 de DE VINCK au Min. Aff. Etr., A.E.B., mission E.I.C., 1^{re} série, vol. III, 576 à 850.

(41) Lettre 198/125, Pékin, 23 juin 1898 de DE VINCK au Min. Aff. Etr., A.E.B., mission E.I.C., 1^{re} série, vol III, 576 à 850.

politique du Ministère des Affaires Étrangères ignorait si ces assertions étaient fondées ⁽⁴²⁾.

Toujours est-il qu'après le départ du comte d'Ursel, Fivé resta comme chargé d'affaires du Congo, mais étant donné que le projet d'installer une légation de l'État Indépendant du Congo était définitivement abandonné, les communications du Tsung-li-yamen, Ministère des Affaires Étrangères chinois, lui étaient adressées via la légation de Belgique à Pékin ⁽⁴³⁾.

(42) Les officiers belges en Chine, minute d'une note datée du 7 juin 1898 rédigée sur papier du Ministère des Affaires étrangères et appartenant à A. Schmidt, petit-neveu de Wittamer.

(43) KURGAN-VAN HENTENRIJK, G., Une tentative de pénétration, *op. cit.*, p. 1005.

HEURS, MALHEURS ET RETOUR DE SERVAIS ET RICHARD

Après l'entrevue du 29 juin avec le baron de Vinck, Wittamer, Servais et Richard étaient revenus à Tien-tsin où leur présence devait moins attirer les suspicions et les critiques des légations étrangères.

Après que le comte d'Ursel eut signé le traité entre la Chine et l'Etat Indépendant et qu'il eut quitté Pékin pour le Japon, Wittamer s'était présenté à nouveau à la légation de Belgique. C'était pour y exposer les désillusions que la Chine avait apportées déjà aux trois officiers.

Les coupoles d'artillerie préconisées par Baesens pour équiper le fort de Tien-tsin étaient inexécutables, alors qu'elles représentaient l'objet le plus immédiat de la mission. Baesens avait été trop optimiste ou bien avait cru de son intérêt de dépeindre une situation qui grandissait son rôle. Il aurait dû s'apercevoir, tout comme Wittamer qui s'en était rendu compte en moins de deux mois, qu'il n'y avait rien à faire pour la Belgique dans le nord de la Chine.

Alors que, sur les conseils du baron de Vinck, Wittamer était en partance pour Shanghaï, le malheur s'abattit sur les officiers restés à Tien-tsin. La capitaine Richard fut atteint d'un typhus extrêmement grave et Servais ne quitta pas son chevet pendant sa maladie. Le 3 septembre, Bure, consul de Belgique à Tien-tsin, écrivait au ministre résident, que les jours de Richard étaient en danger et qu'on craignait même une perforation intestinale. Heureusement la santé du capitaine se rétablit et les deux officiers rendirent visite au baron de Vinck pour faire part de leur écœurement de la Chine et de leur désir de rentrer en Belgique.

Mais Wittamer avait envoyé le 7 octobre une lettre de Shanghai remerciant le diplomate belge des conseils qu'il lui avait prodigués. Aussi les deux officiers furent invités à rejoindre leur chef dans le sud de la Chine.

Servais et Richard retorquèrent que, d'après les désirs de Wittamer, ils devaient d'abord visiter la Corée et le Japon. Bien que la durée de ce voyage parût trop courte pour être utile, le baron de Vinck ne crut pas devoir s'y opposer ⁽⁴⁴⁾.

(44) Lettre 83-38 Pékin 10 février 1899, de DE VINCK au Min. des Affaires Étrangères, A.E.B., dossier 2928/II.

L'activité exacte des deux officiers n'a pu être retracée ; toutefois après leur visite à Pékin, ils étudièrent la possibilité de fournir des canons à Port-Arthur et dans le nord de l'Empire Chinois. Mais ces questions devaient être discutées entre Bruxelles et Saint-Pétersbourg ⁽⁴⁵⁾.

Les deux Belges, qui avaient rencontré des officiers russes à Tien-tsin, espéraient obtenir une commande de deux cents canons pour fortifier la défense de Port-Arthur, car les usines russes d'Oboukhoff étaient surchargées ⁽⁴⁶⁾.

Ils n'aboutirent à rien, se découragèrent et, selon le conseil du baron de Vinck, ils voulurent, à la fin décembre 1898, rejoindre Wittamer à Shanghai, mais ce dernier avait quitté cette ville.

Ils résilièrent leur contrat à partir du mois de juin, à cause du peu d'espoir de pouvoir réussir la mission qui leur avait été assignée.

Ils passèrent l'hiver à Hong Kong et Canton afin d'examiner si le sud de la Chine se présentait plus favorablement ; du moins c'est ce qu'ils écrivirent au baron de Vinck. Ce dernier doutait des résultats utiles que pouvait apporter l'enquête de ces deux officiers. Il les engagea néanmoins à ne pas prendre de décision précipitée de départ. Le ministre résident demanda même au major Fivé s'il ne pouvait utiliser leurs services dans la mission de l'État Indépendant ; Fivé déclina cette proposition car, disait-il, ces officiers ne lui seraient d'aucune utilité ⁽⁴⁷⁾.

Richard et Servais étaient de retour à Bruxelles au mois de juin 1899. Servais devait y décéder en janvier 1901 ⁽⁴⁸⁾.

Le consul de Belgique à Tien-tsin, Ketels, faisait remarquer que cette mission, sans instructions précises et sans pouvoirs, ne pouvait réussir ⁽⁴⁹⁾.

(45) Rapports 5, du 6 novembre 1898, et 6, du 20 novembre 1898, de SERVAIS et RICHARD à la Société Cockerill, A.E.B., dossier 2928 II.

(46) Lettre 35 Pékin 7 mars 1899, de DE VINCK au Min. des Affaires Étrangères, A.E.B., dossier 2928/II.

(47) Lettre 83-38 - Pékin 10 février 1898, de DE VINCK au Min. des Affaires Étrangères, A.E.B., dossier 2928/II.

(48) Rapport de Cockerill au Ministre des Affaires Étrangères, annexé à la lettre du 7 février 1901, A.E.B., dossier 2928/II.

(49) Lettre 179/46, Tien-tsin, 3 octobre 1899, KETELS au Ministre des Affaires Étrangères, A.E.B., dossier 2928/II.

L'ACTIVITÉ DE WITTAMER EN 1898

Wittamer, nous l'avons vu ci-avant, était venu s'installer à Tien-tsin peu après son arrivée à Pékin ; c'était à la demande du comte d'Ursel que le baron de Vinck avait donné ce conseil, car le diplomate congolais craignait que la présence des trois officiers belges ne portât préjudice au succès de sa mission ⁽⁵⁰⁾.

Cette intervention du comte d'Ursel ne fut pas appréciée au Ministère des Affaires Étrangères qui estimait qu'il avait à s'occuper d'affaires exclusivement congolaises et à s'abstenir de toute immixtion dans le voyage de trois officiers qui n'avaient d'autre mandat que de s'occuper de chercher des commandes pour trois établissements industriels belges.

D'autre part, le département regrettait de constater que le baron de Vinck semblait ne pas attacher foi à la correspondance officielle et se figurer que Wittamer et ses compagnons étaient chargés d'autre chose que ce qui lui avait été communiqué ⁽⁵¹⁾.

Quoiqu'il en soit, Wittamer et ses compagnons demeurèrent à Tien-tsin, où se trouvaient les résidences des attachés militaires et centre de l'unique armée gouvernementale. Contrairement à ce que semblaient croire les officiers, le ministre résident n'avait pas d'instructions à leur donner, mais il leur conseilla d'étudier la situation militaire dans le nord de la Chine ; le consul belge à Tien-tsin, Bure, pourrait leur prêter son concours.

On sait que Wittamer se rendit rapidement compte des vues chimériques de Baesens. Il n'était pas question d'exécuter les coupes cuirassées pour la défense de la ville, et encore moins d'engager des officiers belges au service des armées chinoises ⁽⁵²⁾. On sait aussi qu'au mois de juillet,

(50) Lettre 83-38, Pékin, 10 février 1899, de DE VINCK au Min. Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II.

(51) Note du 12 août 1898, sur papier du Ministère des Affaires Étrangères, dont copie chez M. Schmit.

(52) Lettre 83-38, Pékin, 10 février 1899, de DE VINCK au Min. Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II.

Wittamer visita un charbonnage assez mal exploité près de Tong-Chang, dans le Petchili, au nord-est de Tien-tsin ; ce charbonnage fut visité par Fivé très peu de temps après⁽⁵³⁾. Il s'agit peut-être des Shih mines que Wittamer signale avoir visitées dans le Petchili en juillet 1898⁽⁵⁴⁾.

Le R. P. Frochisse explique qu'à cette même époque, Wittamer avait découvert des mines de charbon et des dépôts naturels de sulfure de zinc à Chan-hai-koan, localité située à 250 km au nord-est de Tien-tsin et à 4 km de la côte⁽⁵⁵⁾.

Au retour de cette visite, le commandant connut une mésaventure qui aurait pu mal tourner. Se trouvant dans la ville de Chan-hai-koan, il avait l'intention de s'embarquer sans retard sur un steamer en partance pour Tien-tsin. Il était accompagné de son boy qui parlait français, mais il le surprit en flagrant délit de vol et il commit l'imprudence de le lui dire sur le champ. Il se trouva tout à coup abandonné au milieu d'une foule qui le menaçait et il sentit ses jours en danger. Il vit alors s'approcher un Européen ; c'était un Russe qui ne parlait ni français ni anglais. Prenant un crayon et une feuille de papier, il dessina un explorateur et un bateau dont la cheminée fumait. Par geste, il fit comprendre qu'il était l'explorateur qui voulait s'embarquer. L'étranger comprit et le conduisit au port. Ainsi, il fut sauvé.

Après la visite à la légation de Belgique, suite au départ du comte d'Ursel, Wittamer suivit les conseils que lui avait prodigués le baron de Vinck de descendre à Shanghai pour y rencontrer Francqui et visiter ensuite Nankin et surtout Hankow, où les Belges avaient de gros intérêts.

Il avait quitté Tien-tsin dans le courant du mois de septembre 1898 et était arrivé à Shanghai, d'où il envoyait une lettre le 7 octobre pour remercier de Vinck et faire part de ses projets. Il voyait dans le centre et le midi de la Chine ses meilleures chances de succès pour les Belges et il s'était mis activement à la besogne.

Cependant Wittamer ne dut pas séjourner bien longtemps à Shanghai puisque, à la fin décembre, lorsque Servais et Richard y débarquèrent après leur périple en Corée et au Japon, il était déjà parti pour Hankow en compagnie de Francqui⁽⁵⁶⁾.

(53) KURGAN-VAN HENTENRIJK, G., Une tentative de pénétration, *op. cit.*, p. 1011.

(54) Résumé de la carrière militaire d'A. Wittamer, note dactylographiée de deux pages, archives de M. Schmit.

(55) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, p. 218.

(56) Lettre 83-38, Pékin, 10 février 1899, de DE VINCK au Min. Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II.

L'AFFAIRE DE HANYANG

La région de Hankow était le centre d'importantes activités industrielles et commerciales. Hankow était le port intérieur le plus important de la Chine, tandis que Hanyang était le grand centre sidérurgique et industriel du pays ; ces deux villes, situées sur la rive gauche du Yangtsé-kiang, étaient séparées par un affluent, le Han-kiang. En face, sur la rive droite du grand fleuve, la ville de Wuchang, capitale du Hupeh, et résidence du vice-roi Chang-Chih-Tung.

C'était un personnage important et très influent qui gouvernait la province du Hupeh tout en étant ministre du chemin de fer. C'est lui qui avait fait appel aux Belges en 1889 pour créer l'industrie métallurgique en Chine. L'ingénieur Emile Braives et la firme Cockerill furent les fondateurs des usines de Hanyang qui connurent un développement considérable et jouèrent un rôle de premier plan dans l'industrialisation de la Chine ⁽⁵⁷⁾.

Mais à côté de l'industrie métallurgique, et indépendant de celle-ci, existait l'arsenal de Hanyang qui était la propriété particulière du vice-roi Chang-Chih-Tung. Or l'arsenal était dirigé par deux directeurs, un Allemand et un Chinois.

En octobre 1898, Ruppert, un des deux directeurs de l'usine métallurgique de Hanyang, écrivait au baron de Vinck qu'il «tirait à boulets rouges sur l'arsenal de Hanyang» et «qu'il espérait sous peu mettre par dessus bord son directeur allemand».

Le baron de Vinck espérait le faire remplacer par un ingénieur belge de la fabrique d'armes de Herstal et soutenait les efforts de Ruppert ; il en prévint immédiatement Francqui et demanda au ministre des Affaires Étrangères de lui donner un coup de main pour mener cette opération à bonne fin ⁽⁵⁸⁾.

Francqui ne tarda pas à s'atteler à cette besogne et, dès le mois de novembre, il se trouvait sur place à Hankow, Wittamer l'avait accompa-

(57) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, pp. 199-203.

(58) Lettre 605-256, Pékin, 31 octobre 1898, de DE VINCK au Min. Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II, «farde» arsenal de Hanyang.

gné et voyait la possibilité de coopérer à la reprise éventuelle de l'arsenal de Hanyang par les Belges. De concert Francqui et Wittamer collaboraient avec zèle à ces négociations.

Cependant, au début de 1899, les négociations, tant pour les Usines de Hanyang que pour l'Arsenal, connurent un temps mort ⁽⁵⁹⁾. Malgré la bonne tournure générale des tractations, certaines difficultés surgirent au sujet du partage des bénéfices entre Chang-Chih-Tung et les banquiers belges. Un autre obstacle provenait du contrat qui liait la firme Loewe de Berlin, constructeur de l'arsenal, et la firme chinoise ; d'après une des clauses, la firme allemande avait le privilège de fournir le personnel. On pouvait tenter d'y obvier en exposant que la manufacture d'armes de Herstal était affiliée à la maison Loewe.

Le vice-roi avait aussi fait part occasionnellement de son désir de confier la direction de l'Arsenal à un Japonais. D'autre part, la société chinoise de l'Arsenal avait approché Ruppert pour lui demander si la société Cockerill ne pourrait fournir un directeur pour la nouvelle poudrerie qui allait être adjointe à l'Arsenal. Dans ce cas, Wittamer était un homme tout désigné.

Francqui et Ruppert défendaient bien les intérêts belges et comme le directeur chinois de l'Arsenal devait se rendre à Pékin, ils prévinrent le baron de Vinck afin qu'il eût l'occasion de le rencontrer ⁽⁶⁰⁾.

Parallèlement aux efforts déployés dans le domaine industriel, d'autres négociations étaient menées en vue d'obtenir une concession belge à Hankow, démarches qui furent ultérieurement couronnées de succès ⁽⁶¹⁾. Le baron de Vinck comptait sur les services que pouvait rendre Wittamer dans l'organisation militaire d'une petite force publique à installer sur la concession. D'accord avec Francqui, depuis longtemps le ministre résident avait conçu le projet de solliciter éventuellement pour sa constitution l'envoi de «nègres congolais». Ce faisant, les Belges n'auraient fait que suivre l'exemple des Anglais qui, sur leurs concessions de Shanghai et de Tien-tsin, utilisaient comme policiers des soldats indiens ⁽⁶²⁾.

(59) Lettre 83-38, Pékin, 10 février 1899, de DE VINCK au Min. Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II.

(60) Lettre 605-256, Pékin, 31 octobre 1898, de DE VINCK au Min. Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II, «farde» Arsenal de Hanyang.

(61) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, pp. 373-375.

(62) Lettre 605-256, Pékin, 31 octobre 1898, de DE VINCK au Min. Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II, «farde» Arsenal de Hanyang.

Le projet au sujet des usines de Hanyang n'eut cependant pas de suites, malgré l'optimisme du baron de Vinck. Le 14 janvier 1899, ce dernier écrivait à Wittamer le bon espoir qu'il avait dans l'aboutissement heureux des négociations de Hankow, grâce à la sagesse des instructions envoyées par les dirigeants des trois usines belges et au concours éclairé de Messieurs Francqui et Ruppert ; toutefois, ajoutait-il, rien ne saurait se conclure rapidement ⁽⁶³⁾.

Les négociations furent rompues brusquement par Chang-Chih-Tung à la fin du mois de janvier 1899. Wittamer, dans son ouvrage «l'Odyssée en Chine», en donne l'explication suivante.

Le vice-roi du Hupeh, qui était également le ministre des chemins de fer chinois, se trouvait provisoirement à Wuchang pour négocier avec un consortium belge, dont Cockerill, La Meuse et Couillet, un emprunt de trente millions. C'était Monsieur X, un compatriote avec titre officiel, qui était chargé des négociations et Wittamer avait été désigné pour signer le contrat. A ce titre, il assistait à toutes les discussions.

Au cours d'une séance à la fin janvier 1899, X tira de son portefeuille un télégramme reçu de Belgique la veille, disait-il. Chang-Chih-Tung lui répondit : «Le téléphone m'appartient, Je suis avisé de tout échange de dépêches entre la Chine et l'étranger ; vous n'avez eu, durant ces derniers jours, aucune correspondance avec la Belgique. Les négociations sont rompues».

X était brûlé en Chine et on n'accorda plus aucune audience à Wittamer au sujet de la manufacture d'armes de Hanyang ⁽⁶⁴⁾.

Qui était Monsieur X ? On pourrait croire qu'il ne s'agit pas de Francqui, puisqu'il a continué à jouer un rôle important en Chine lors de la construction du chemin de fer de Pékin à Hankow. Pourtant, dans son ouvrage sur «Léopold II et les groupes financiers belges en Chine», M^{me} Kurgan-Van Hentenrijk est formelle ; c'est bien de lui qu'il s'agissait. Son caractère autoritaire et cassant et son humeur batailleuse lui avaient valu bien des inimitiés.

Wittamer, qui était la droiture même, s'étonna du procédé dont avait usé Francqui avec Chang-Chih-Tung. Francqui lui aurait répondu : «Commandant, vous êtes resté trop longtemps officier. Sachez que, de nos jours, l'honnêteté et l'humilité sont deux vertus de sots» ⁽⁶⁵⁾.

(63) Lettre de DE VINCK à Wittamer, Pékin, 14 janvier 1899. — In : WITTAMER, A., *Odyssée en Chine*.

(64) WITTAMER, A., *op. cit.*, page précédant le voyage au Kansu.

(65) KURGAN-VAN HENTENRIJK, G., 1972. Léopold II et les groupes financiers belges en Chine, *Mém. Acad. r. Belg. Cl. Lettres*, 61 (fasc. 2), p. 367.

PRÉPARATION DU VOYAGE AU KANSU

Après l'échec des négociations de Hankow, la présence de Wittamer dans cette ville n'était plus souhaitable, car il ne pouvait plus y faire œuvre utile pour ses commettants ni pour les autres intérêts belges. Cependant, il restait encore d'immenses portions de Chine méridionale où les Belges pouvaient espérer faire des affaires et obtenir des commandes pour l'industrie.

Aussi Wittamer descendit à Nankin, car il espérait obtenir du vice-roi de la province de Kiangsu, Son Excellence Liu-Kung-I, l'autorisation de renouveler l'outillage et le matériel de la fabrique d'armes de cette ville ⁽⁶⁶⁾. Le vice-roi reçut l'officier belge et l'autorisa à visiter les fabriques et les fortifications de la place ⁽⁶⁷⁾.

Malgré tous les efforts, Wittamer ne fut plus reçu dans la suite par le vice-roi. Selon de Cartier, qui remplaça le baron de Vinck au milieu de l'année 1899, si aucune attention ne fut portée aux tentatives du Belge, c'est parce que Liu-Kung-I était vieux et hébété par l'abus de l'opium ; il ne voulait à aucun prix faire appel aux énergies et aux capitaux de l'Europe ⁽⁶⁸⁾.

Cependant, dans son ouvrage «l'Odyssée en Chine», Wittamer donne une autre version pour expliquer le refus du vice-roi. Liu-Kung-I avait été mis au courant de l'incident de Monsieur X à Hankow ⁽⁶⁹⁾. Aussi Wittamer, qui n'avait plus rien à espérer à Nankin, quitta cette ville après trois mois de séjour ⁽⁷⁰⁾.

Il se rendit d'abord à Shanghai, puis à Hong-kong, et s'apprêtait à regagner la Belgique, comme ses deux compagnons qui avaient cependant

(66) Lettre 508-226, Pékin, le 27 août 1899, de DE CARTIER au Min. Aff. Etr., dossier 2928/II.

(67) WITTAMER, A., *op. cit.*, page précédant le voyage au Kansu.

(68) Lettre 508-226, Pékin, le 27 août 1899, de DE CARTIER au Min. Aff. Etr., dossier 2928/II.

(69) WITTAMER, A., *op. cit.*, page précédant le voyage au Kansu.

(70) HANQUET, Chr., *op. cit.*, p. 57.

fait montre de moins de ténacité⁽⁷¹⁾. Néanmoins, Wittamer demanda d'abord des ordres aux usines de Seraing⁽⁷²⁾.

Dans les premiers jours de mai 1899, il reçut des nouvelles de ses commettants qui le priaient de ne point quitter la Chine avant d'avoir entrepris un voyage d'exploration dans le nord de l'Empire chinois et de faire rapport sur les ressources industrielles et minières de la province du Kansu⁽⁷³⁾.

Il s'agissait de la plus occidentale des provinces chinoises ; Léopold II avait des visées très précises sur celle-ci, car elle n'était encore convoitée par personne et, à la suite des explorations de von Richthofen, on savait qu'elle contenait d'immenses richesses minières. Sa capitale, Lan-tchéou était un centre commercial important où se trouvaient des entrepôts commerciaux de la Mongolie, du Tibet, du Turkestan et de l'ouest de la Chine. Depuis 1879, les Pères de Scheut y avaient érigé des missions, ce qui était un atout de plus pour les explorateurs belges⁽⁷⁴⁾. Cependant le Kansu manquait de moyens de communications, mais on pouvait prédire qu'une ligne de chemin de fer le reliant au Transsibérien serait construite dans un proche avenir⁽⁷⁵⁾.

Comme la nouvelle sphère d'action de Wittamer était située en grande partie au nord de l'Empire, l'officier estima qu'il était sage de se concilier d'abord les faveurs des autorités de la Banque Russo-Chinoise. Aussi, il se rendit à Vladivostock et s'y présenta au Gouverneur Général, auquel il exposa que son voyage n'avait d'autre but que des considérations d'ordre matériel. La sincérité de ses explications avait convaincu les autorités russes qui lui réservèrent un excellent accueil.

D'autre part, la Banque Russo-Chinoise lui avait promis son appui, moyennant une participation de 10 % dans les concessions qu'il pourrait obtenir ou les affaires qu'il comptait entreprendre.

Le voyage s'était accompli, à l'aller, par le Japon et, au retour, par la Corée.

Pendant le voyage de retour, Wittamer, faillit périr. En effet, il s'était embarqué sur un navire japonais, le s/s «Yamomatchi Maru». Dans la

(71) Lettre 508-226, Pékin, le 27 août 1899, de DE CARTIER au Min. Aff. Etr. A.E.B., dossier 2928/II.

(72) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, p. 22.

(73) Lettre 508-226, Pékin, le 27 août 1899, de DE CARTIER au Min. Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II.

(74) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, pp. 219-20.

(75) Lettre 179/46, Tien-tsin, 3 octobre 1899, de KETELS au Min. Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II.

mer du Japon, le bateau fut mis en détresse au cours d'une tempête terrible. Les vagues balayant le pont avaient déjà emporté plusieurs marins à la mer, les cales prenaient eau et le navire commençait à sombrer. Le capitaine faisait fonctionner la sirène d'alarme depuis plusieurs heures. C'était la première fois, d'ailleurs, qu'un Japonais avait le commandement d'un pareil bateau, normalement sous les ordres d'un Anglais. Le malheureux capitaine paraissait relativement éperdu et les quatre seuls passagers du bord assistaient consternés à sa détresse. Tous croyaient leur fin prochaine, lorsque, à l'aube, la mer se calma. Le capitaine aperçut bientôt dans ses jumelles le port de Jensau, en Corée, qui n'était plus distant que de quatre kilomètres. Quelques heures après, le s/s «Yamomatchi Maru» se trouvait à l'ancre dans le port.

Les passagers étaient saufs et Wittamer en remercia la Providence.

Le nouveau ministre résident, de Cartier, n'avait pas eu l'occasion de s'entretenir avec Wittamer de ses projets car, dans le souci de ne pas provoquer un surcroît de besogne à la légation de Belgique, il n'avait pas avisé le diplomate belge de son retour à Tien-tsin.

Au mois d'août 1899, de Cartier pria Wittamer de se rendre à Pékin pour le mettre au courant de ses projets.

Au cours de l'entrevue, qui se situe au mois d'août 1899, de Cartier conseilla au commandant de se rendre à Port-Arthur afin de se concilier le bon vouloir de l'administration des chemins de fer de Mandchourie. En effet, cette province devait être considérée dans la sphère d'influence russe car c'étaient les Russes qui y construisaient les chemins de fer⁽⁷⁶⁾. Wittamer fut de retour de son voyage à Port-Arthur le 15 septembre 1899 et, à Tien-tsin il rendit visite au consul de Belgique, Henri Ketels, qui l'encouragea dans ses projets d'exploration.

Ketels lui communiqua une lettre du vice-roi du Petchili recommandant aux étrangers se rendant au Kansu d'être prudents et «de ne pas dépasser certaines limites ou certaines villes, faute de quoi le Gouvernement chinois déclinerait toute responsabilité en cas de malheur». Mais cela ne découragea pas le commandant, nota Ketels⁽⁷⁷⁾.

Lorsque de Cartier avait reçu Wittamer au mois d'août à Pékin, il avait cru devoir attirer l'attention de ce dernier sur une exploration que le major Fivé allait également entreprendre au Kansu. Il demandait tout

(76) Lettre 508-226, Pékin, 27 août 1899, de DE CARTIER au Min. Aff. Etr., A.E.B., dossier 1918/II.

(77) Lettre 179/46, Tien-tsin, 3 octobre 1899, de KETELS au Min. Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II.

spécialement d'éviter toute cause de friction et de conflit entre les deux missions. En effet, la Chine était assez grande et il fallait éviter de donner aux Chinois le spectacle de dissensions entre compatriotes ; Wittamer, déjà au courant des projets du major Fivé, donna l'assurance qu'il ne gênerait en rien l'action de ce dernier ⁽⁷⁸⁾.

Le ministre résident était désireux d'éviter le renouvellement d'interventions de sa part dans des conflits entre Belges. En effet, il avait déjà dû refuser d'appuyer une demande du major Fivé qui voulait marcher sur les brisées d'un autre Belge, l'ingénieur Rouffart, qui voyageait pour le compte du groupe Empain. Il en était résulté un froid entre le ministre résident et le représentant de l'État Indépendant qui répugnait à devoir passer par la légation de Belgique pour transmettre ses demandes aux autorités chinoises. Aussi lorsque Fivé partit pour le Kansu, il cacha son itinéraire et quitta Tien-tsin, plus tôt que prévu ⁽⁷⁹⁾.

De son côté, Wittamer prépara son expédition de façon à partir dans les premiers jours d'octobre, avec un minimum de personnel et de bagages ; il avait décidé de vivre à la chinoise pendant le voyage au Kansu. L'itinéraire adopté le conduisait le plus possible dans les chrétientés importantes belges et étrangères où, par l'intermédiaire de la Banque Russo-Chinoise, il avait constitué des dépôts d'argent, pour éviter d'emporter sur lui de trop grosses sommes de numéraire.

Wittamer prit son passeport en conséquence et quitta l'hôtel Tallieu à Pékin le 6 octobre 1899 à huit heures du matin, accompagné de trois serviteurs chinois ⁽⁸⁰⁾.

Le voyage vers le Kansu commençait.

(78) Lettre 508-226, Pékin, 27 août 1899, de DE CARTIER au Min. Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II.

(79) HANQUET, Chr., *op. cit.*, pp. 73-74.

(80) WITTAMER, A., *op. cit.*, 6 octobre 1899, et résumé de la carrière militaire de l'ingénieur en chef d'artillerie A. Wittamer, note dactylographiée de deux pages, archives de M. Schmit.

DE PÉKIN À SI-WAN-DZÉ

Les compagnons de voyage de Wittamer étaient un interprète, un boy et un ma-fou (palefrenier), ainsi que cinq chevaux. L'interprète, Zé-Kien-tsin, était depuis près d'un an au service de l'officier belge ; il avait séjourné un an à Paris et parlait le français avec l'accent de Montmartre. Chaque voyageur disposait d'un cheval, le cinquième cheval servant au transport des bagages, appareils photographiques, théodolite, etc.

La porte nord de Pékin fut franchie au milieu d'une foule grouillante, mouvante, et si dense qu'il fut heureux de n'avoir pas vu le groupe se disloquer et les compagnons se perdre dès la première journée du voyage. L'avance avait été si lente qu'en huit heures à peine vingt-cinq kilomètres avaient été franchis.

Wittamer se trouvait ainsi à Sha-ho vers la fin de l'après-midi. Comme il s'agissait d'une localité où les Européens se rendaient volontiers en villégiature, on y trouvait un bon hôtel et le commandant décida d'y passer la nuit ⁽⁸¹⁾. Le confort y était cependant loin de correspondre aux normes coutumières des Européens.

Le lendemain, 7 octobre, tôt le matin, le petit groupe se mit en marche. Pendant les premiers kilomètres, la route traversait une plaine bien cultivée, parcourue par des convois de chameaux, de mulets et d'ânes chargés des produits de la récolte qu'on évacuait vers Pékin.

Cependant, bientôt à la plaine succédait un fouillis de montagnes se resserrant où existait un unique passage pour la route. Celle-ci était dominée par de hauts rochers à pic dont de gros blocs s'étaient détachés, rétrécissant encore davantage un couloir déjà étroit naturellement. Autrefois, la route avait été dallée en blocs de rochers rectangulaires de 2 m sur 0,5 m. Mais ils étaient cassés pour la plupart, à cause des éboulements, et c'est au milieu de leurs débris que la marche se poursuivait, lente et pénible.

(81) WITTAMER, A., *op. cit.*, 6 octobre 1899.



FIG. 3. – A. Wittamer entouré de ses compagnons de voyage.

PÉKIN = SI-WAN-DZE

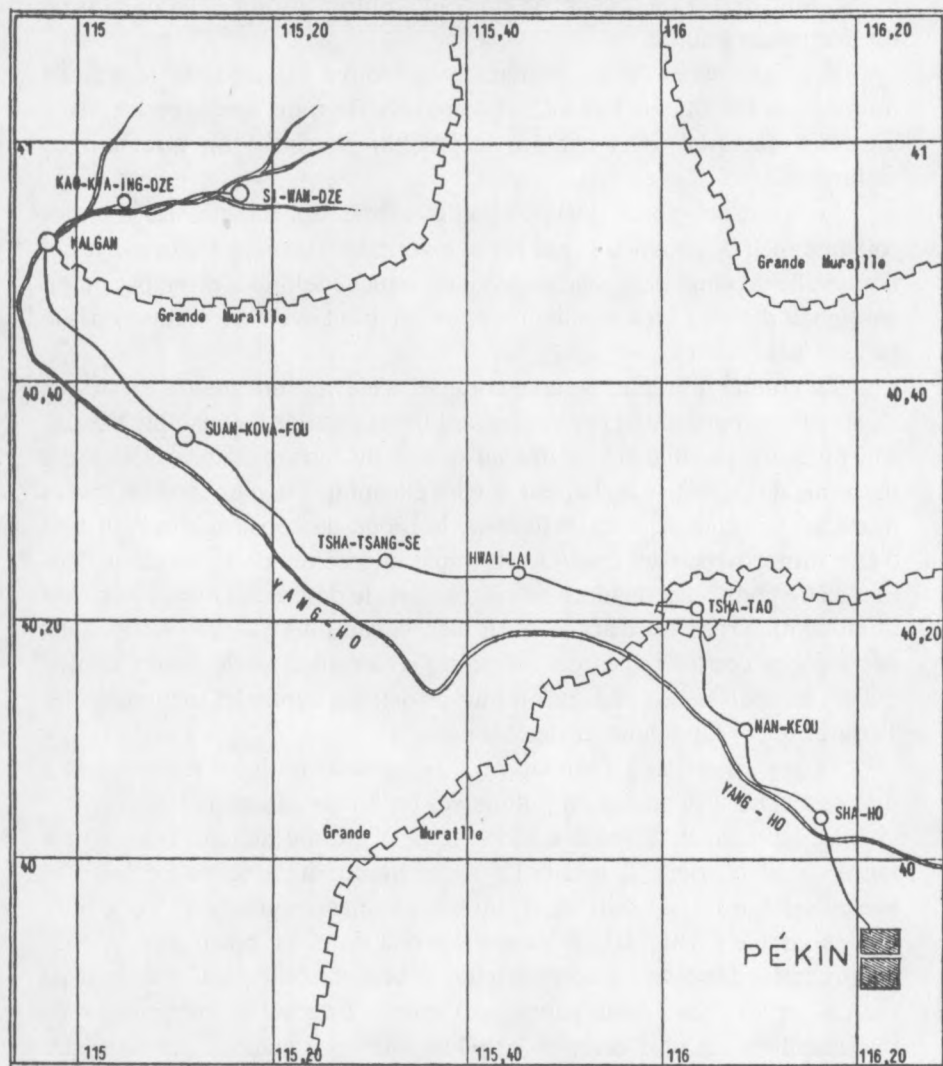


FIG. 4. — Carte de l'itinéraire d'A. Wittamer de Pékin à Si-wan-dzé.

La passe de Nan-kéou était particulièrement impressionnante et constituait un musée de sculptures en plein air ; on y relevait des bêtes énormes et des inscriptions antiques en plusieurs langues, gravées à même le roc. Sur un pan de rocher, on pouvait admirer un Bouddha de plus de dix mètres de haut.

A deux lieues de là, Wittamer se trouva au pied de la grande muraille ; il l'avait déjà vue à Chan-hai-koan, un mois après son arrivée à Tien-tsin, lorsqu'il avait exploré le Petchili et trouvé un gisement de sulfure de zinc.

Le tracé polygonal de la muraille, avec tours flanquantes tous les soixante mètres, provoqua chez lui une véritable surprise. Cette construction vieille de vingt-deux siècles, avait été conçue selon les principes qu'on enseignait dans les écoles militaires et qu'on disait avoir été inventés par le général Brialmont !

La grande muraille, parapet compris, s'élevait huit mètres au dessus du sol et comportait une route, pouvant livrer passage à deux charettes, et son niveau était situé six mètres au dessus du terrain naturel. Les tours mesuraient dix mètres de largeur et elles étaient toutes plus épaisses que la muraille. Cependant, nota Wittamer, le mode de construction était loin d'être uniforme sur les quelque six mille kilomètres de sa longueur. Au lieu d'être constituée de blocs de pierre, dans le désert de Gobi, elle n'était qu'un simple rempart d'argile et on n'en voyait plus que des vestiges sur des espaces considérables où les portes s'élevant dans le désert constituaient les seuls débris de l'ancien mur de défense contre les incursions des Tartares, des Mandchous et des Mongols.

Le soir, il arriva à Tsha-tao où il logea dans un local ressemblant à une porcherie ardennaise où pullulaient de nombreux poux ⁽⁸²⁾.

Le lendemain, 8 octobre 1899, le petit groupe quittait Tsha-tao ; il faisait froid et, déjà, il gelait. La route parcourait une vallée large et pierreuse, bordée de part et d'autre de hautes montagnes. Vers onze heures, arrivé à Huai-lai, Wittamer s'arrêta dans un hôtel dont la cour était remplie de soldats accompagnant un censeur chinois. C'était jour de marché et les rues étaient remplies d'animaux de bât et encombrées de marchandises les plus diverses empilées dans des paniers, des sacs, des charettes ou exposées aux étalages des boutiques.

L'après-midi, l'avance reprit au travers d'une région accueillante et cultivée. Le soir à Sha-t'cheng, les voyageurs s'arrêtèrent, mais comme

(82) WITTAMER, A., *op. cit.*, 7 octobre 1899.

toutes les auberges étaient pleines, force fut de passer la nuit dans un trou à charbon.

Malgré les nombreuses couvertures pour ne pas sentir les aspérités du sol, ni la rigueur du climat, Wittamer ne put fermer l'œil. Ayant quitté les lieux fréquentés par les Européens, il se voyait en songe accomplir un voyage dans un pays biblique.

Le 9 octobre, le pays traversé était fertile et toujours bordé de montagnes. Le soir, il logea à Suan-hua-fou dans une chrétienté dirigée par le R. P. Geurts ; ce dernier était absent, mais les fidèles réservèrent cependant bon accueil et donnèrent l'hospitalité aux voyageurs.

Le 10 octobre, ils arrivèrent à Kalgan, mais cette ville était établie dans une plaine de sable ; on approchait de la Mongolie et du désert de Gobi. Après une détestable nuit chez un bonze, dans une chambre pleine de vermines de toutes sortes, les voyageurs reprirent la route vers Kao-kia-ingdzé ; elle suivait une vallée encaissée traversant plusieurs fois une rivière torrentueuse qu'il fallait franchir à gué. Wittamer se mit à comparer son sort à celui des explorateurs du Congo.

Vers onze heures et demi, il entra dans la cour de la résidence des pères de Scheut à Kao-kia-ingdzé. Les RR. PP. Vankerhoven et Gyssels firent le meilleur accueil à leur compatriote qui eut l'occasion de passer une excellente nuit et de refaire ses forces. Mais les compagnons du commandant avaient parlé avec les fidèles de la mission. Il s'avéra que le boy et le palefrenier étaient deux canailles qu'il fallait remplacer rapidement. Le meilleur moyen était de se rendre à Si-wan-dzé, chez Mgr Van Aertselaar, à quatre-vingts kilomètres de là⁽⁸³⁾.

Le 12 octobre 1899, avec Zié-Kien-tsin et un chrétien pour guide, Wittamer suivit une vallée encaissée où serpentait un chemin franchissant de nombreuses fois une rivière torrentielle dont les eaux fertilisaient les champs de la large vallée dans laquelle la ville de Si-wan-dzé avait été érigée.

Mgr Van Aertselaar, évêque de Si-wan-dzé, fit le meilleur accueil au commandant et s'étonna qu'il eût osé s'aventurer, seul Européen, à entreprendre un long voyage dans le nord de la Chine et en Mongolie⁽⁸⁴⁾.

Mgr Van Aertselaar était un missionnaire de haute valeur et de grande expérience qui avait fondé diverses missions au Congo, où il avait eu l'occasion d'apprécier l'action des officiers belges. Il était rentré du

(83) WITTAMER, A., *op. cit.*, 8 au 11 octobre 1899.

(84) WITTAMER, A., *op. cit.*, 12 octobre 1899.

Congo en 1894 par le même bateau que Dhanis, le vainqueur des Arabes⁽⁸⁵⁾. Nommé supérieur général de la Congrégation de Scheut, il était retourné en Chine, où il avait été nommé Vicaire Apostolique de Mongolie, avec résidence à Si-wan-dzé⁽⁸⁶⁾.

Il déclara à Wittamer : «Vous rencontrerez tous les jours des difficultés dont vous ne pouvez soupçonner la gravité. Ici nous prions Dieu pour qu'il vous donne la force et le courage de les surmonter. Je prescris immédiatement qu'un de mes missionnaires soit toujours à vos côtés, tant que vous serez dans mon vicariat. En attendant, jouissez ici d'un doux repos».

Wittamer profita de la généreuse hospitalité de son hôte et demeura trois jours à Si-wan-dzé. C'était une ancienne chrétienté de 1800 habitants, pratiquement tous chrétiens. Ils habitaient dans des grottes ou des cavernes creusées dans la montagne avec une façade en briques cuites ou en parpaings, percée de portes et fenêtres.

Dans cette région agricole, les Scheutistes organisaient l'enseignement ; le climat y était continental ; en été la température montait jusqu'à 35°C et en hiver elle descendait jusqu'à -20°C ; entre le jour et la nuit, fréquemment la différence de température atteignait 30°C, et même davantage.

Après avoir recueilli de nombreuses informations, le commandant devait poursuivre sa route⁽⁸⁷⁾.

(85) DIEU, L., 1948. Van Aertselaer, Jérôme. — *In* : Biographie coloniale belge, 1, col. 13-15.

(86) Lettre P 5227, Bruxelles, 5 mai 1898, de VAN EETVELDE au baron d'Erp, min. plénip. auprès du Saint-Siège, A.E.B., dossier E.I.C., 1^{re} série, vol. III, 576 à 850.

(87) WITTAMER, A., *op. cit.*, 13 au 15 octobre 1899.

DE SI-WAN-DZÉ À EUL-CHE-SE-KING-TI

Le 16 octobre 1899, il quittait Mgr Van Aertselaer et retournait à Kao-kia-ingdze, où il arrivait le soir-même. Il y trouvait le R. P. Debrabander qui, d'ordre de son évêque, devait être son premier compagnon de route.

De concert avec les PP. Gyssels et Vankerkhoven, il avait organisé le voyage de façon à rendre la marche vers l'ouest moins ardue. Notamment, un nouveau palefrenier mongol, originaire de Tai-lou-kou, et un boy avaient été engagés par le R. P. Debrabander ; cette fois-ci, c'étaient des hommes de confiance.

Le soir, Wittamer reçut de nombreuses informations sur Kalgan, ville de 100 000 habitants, adossée à la grande muraille. Grâce à sa situation aux confins de la Chine et de la Mongolie, elle connaissait un commerce florissant.

Une colonie russe, composée principalement d'agents commerciaux, vivait dans des établissements adossés aux remparts de la ville.

Des caravanes de chameaux y amenaient des caisses de thé des provinces méridionales. Là d'autres chameaux ou des charrettes à roues polygonales fixées aux essieux et tirées par des bœufs conduisaient ces marchandises à Urga (actuellement Ulan Bator), à la frontière de la Sibérie, en traversant le désert de Gobi. Ces voyages s'effectuaient de nuit, tandis que les animaux paissaient de jour ; un aller et retour durait environ cinq mois et les étapes journalières étaient longues de quatre à cinq lieues.

Au retour, la cargaison était composée surtout de bois, provenant des forêts de Sibérie.

A Kalgan, le lendemain, Wittamer logea dans une petite chrétienté, dépendant de Si-wan-dzé et dont il regretta d'avoir ignoré l'existence lors de son passage du 10 octobre. Cette fois, il put y recueillir de nombreux renseignements sur les Mongols ; ceux-ci vivaient dans la crasse et habitaient dans des tentes rondes en feutre de vingt mètres de diamètre et de trois mètres de hauteur, avec toit conique à ouverture centrale, pour laisser échapper l'air vicié et recevoir la lumière⁽⁸⁸⁾.

(88) WITTAMER, A., *op. cit.*, 16 et 17 octobre 1899.

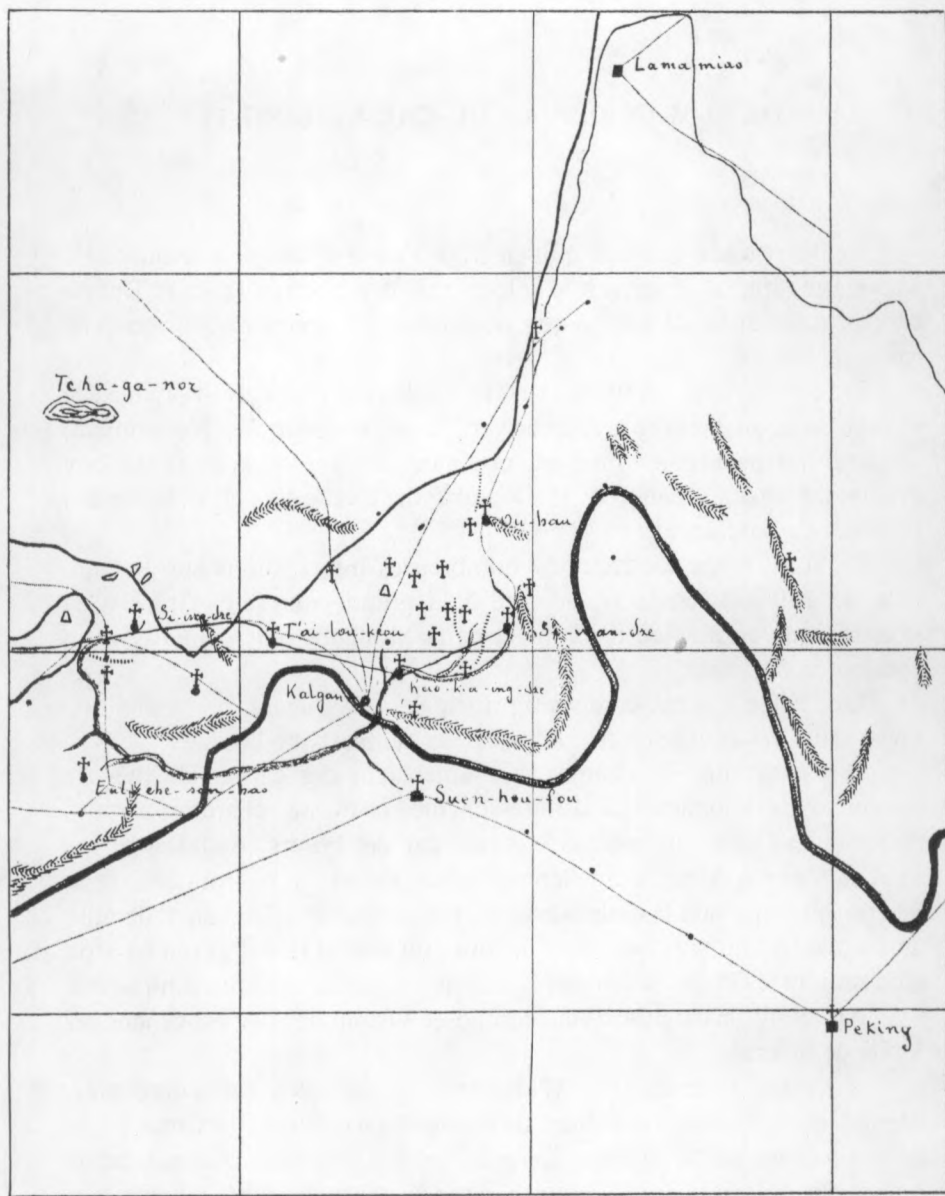


FIG. 5. — Carte partielle de l'itinéraire d'A. Wittamer de Si-wan-dzé à Eul-che-se-king-ti.

Le 18 octobre 1899 à 7 heures du matin, les cinq voyageurs quittaient Kao-kia-ingdze pour pénétrer dans le désert de Gobi. La route était abrupte et étroite ; à chaque terrasse, dans la montagne, était accroché un village. Il fallut franchir un précipice profond sur un passage de deux mètres de large.

Une charette avec les bagages précédait les cavaliers qui étaient ainsi plus libres de leurs mouvements. Le R. P. Debrabander qui chevauchait à côté de Wittamer était un compagnon de route agréable qui séjournait en Chine depuis dix-huit ans. La conversation fit oublier le froid et la bise des plateaux du désert de Gobi qui glaçait les voyageurs jusqu'aux os.

À quatre heures de l'après-midi, on arriva à Tai-lou-kou, résidence du R. P. Debrabander, où l'on s'arrêta pour la nuit ⁽⁸⁹⁾.

Là un nouveau palefrenier mongol, Tongropo, fut engagé ; il connaissait bien les routes du pays des Ordos, mais il avait un doux penchant pour l'alcool. C'était cependant un brave homme.

Le 19 octobre, il fallut franchir quatre-vingt kilomètres à travers le désert de Gobi pour atteindre Si-ing-dzé. Cette mission comportait une imposante église style renaissance et une résidence de style européen, entourée de pavillons chinois ⁽⁹⁰⁾.

L'arrivée du commandant belge dans cette région était un événement et, le lendemain 20 octobre, dix missionnaires belges étaient réunis à Si-ing-dzé et lui firent visiter leurs œuvres, dont la Sainte Enfance, qui recueillait les petits Chinois orphelins, et le collège pour garçons.

Autrefois, les forêts de Mongolie avaient été brûlées, en vue d'une défense contre les animaux sauvages. Autour de la mission, les chrétiens avaient planté des arbres fruitiers et des arbres ornementaux qui donnaient un peu de fraîcheur en été ⁽⁹¹⁾.

Le commandant séjourna quatre jours à cette mission, interrogea les anciens, inspecta le terrain en vue d'y rechercher des minerais. Dans ses rapports à ses mandants, il signala du charbon à Si-ing-dzé et des mines de fer et du cristal de roche près de Sao-se-kou ⁽⁹²⁾.

Le 23 octobre 1899, Wittamer se remit en marche pour atteindre Tchissimou, résidence du R. P. Rubbens, un missionnaire érudit et fort

(89) WITTAMER, A., *op. cit.*, 18 octobre 1899.

(90) WITTAMER, A., *op. cit.*, 19 octobre 1899.

(91) WITTAMER, A., *op. cit.*, 20 et 21 octobre 1899.

(92) Lettre de Liège, le 7 février 1901, de Cockerill au Min. des Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II.

habile. En route, il passa devant une importante lamasserie et devant des tentes mongoles, qui constituaient autant de relais de poste chinois deservis par des charrettes attelées à de vigoureux poneys.

Le séjour à Tchissimou fut mis à profit pour récolter de nombreuses informations sur les mines, l'agriculture, l'élevage et le commerce de la région. Le 26 octobre, le groupe se mit en route pour Cha-pa-eul, distant de soixante kilomètres de Si-ing-dzé. La route longeait un lac salé, qui servait de refuge à de nombreux oiseaux sauvages. Le soir, les voyageurs logèrent à la mission de Cha-pa-eul, dirigée par un prêtre indigène et comptant trois cents fidèles.

Le 27 octobre, la route traversait une région riche de houille, de minerai de fer et de l'industrie mulassière. C'était la plaine du Tai-hai où on longeait pendant cent kilomètres le lac du même nom ⁽⁹³⁾.

Dans cette même région, des mines de cuivre avaient également été reconnues par l'explorateur belge, qui ne manqua pas de les signaler à ses commettants ⁽⁹⁴⁾.

Le 29 octobre 1899 à midi, les voyageurs arrivèrent à Siang-kuo-si chez le R. P. Heirman ; c'était une mission érigée sur des terrains négociés par le mandarin belge Splingaerd. Le R. P. Malette, docteur en médecine diplômé de l'Université de Louvain, arriva de Kon-kou-ien. Ce missionnaire rendait les plus grands services tant aux chrétiens qu'aux païens, et il avait organisé une Sainte Enfance comptant trois cents orphelins.

Wittamer effectua quelques reconnaissances dans la région et se remit en route le 31 octobre 1899 pour se rendre à la mission de Kon-kou-ien. Selon les instructions de Mgr Van Aertselaer, le R. P. Debrabander retourna vers sa mission et fut remplacé par le R. P. Heirman pour accompagner son compatriote jusqu'à Eul-che-se-king-ti.

Le 1^{er} novembre, on prit le départ pour gagner Kwei-hua-cheng, la célèbre Ville Bleue. Mais surpris par la neige, le petit groupe, qui circulait sur des routes à plus de mille mètres d'altitude, dut se réfugier dans un temple crasseux, ouvert à tous les vents.

Le lendemain, les voyageurs franchirent un défilé de près de vingt kilomètres de longueur, puis la plaine du Toumet à Si-keou-men et, avant la nuit, le petit groupe était installé dans la chrétienté de la Ville Bleue. Les deux jours de repos qui suivirent furent mis à profit pour acheter deux

(93) WITTAMER, A., *op. cit.*, 23 au 28 octobre 1899.

(94) Lettre de Liège, le 7 février 1901, de Cockerill au Min. des Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II.

tentes et un cheval pour les porter. Cet achat était bien nécessaire pour se protéger du froid dans la suite du voyage.

Le 5 novembre 1899, Wittamer partait pour Eul-che-seu-king-ti, où il arriva le lendemain. C'était le siège de la chrétienté principale du district oriental du vicariat des Ordos. Les voyageurs étaient transis de froid et avaient les mains engourdis. Heureusement, à la mission, on put leur confectionner des pélerines chaudes en peaux, pour mieux résister aux rigueurs du climat ⁽⁹⁵⁾.

(95) WITTAMER, A., *op. cit.*, 29 octobre au 5 novembre 1899.

DE EUL-CHE-SE-KING-TI À SI-SIANG

Après quatre jours de repos, Wittamer et ses compagnons reprirent la route en direction sud-ouest ; ils passèrent la nuit à Pal-le-ke, localité située à faible distance du Hoang-ho, le Fleuve Jaune, dont ils longeront dorénavant le cours sur près de 1200 km. Le 11 novembre, le petit groupe traversa Pao-tou, ville murée assez importante, où habitait une colonie russe ⁽⁹⁶⁾.

A proximité de cette ville, Wittamer avait noté l'existence de minerais de fer ⁽⁹⁷⁾.

Du 12 au 18 novembre, le pays traversé ne comptait presque plus d'arbres. La route s'éloignait peu du fleuve et serpentait dans une plaine sans fin et sans un brin d'herbe ; rien que des arbustes épineux et rabougris. Le froid devenait plus vif et la température descendait de nuit entre -15°C et -20°C . L'avance journalière était de 45 kilomètres environ.

Le 19 novembre 1899, Wittamer visitait la lamasserie de Chan-ger-mio, qui comptait trois mille lamas. C'était la plus importante de toute la Chine et contenait des richesses incroyables dans le domaine des bronzes, des cloisonnés, des sculptures, des laques et des pierres précieuses.

Le 20 novembre, la route était barrée par un cours d'eau assez large, l'Ou-long-ho qui était gelé, mais dont la glace au centre paraissait d'une résistance douteuse pour supporter le poids d'un cavalier. Il n'était pas question de contourner l'obstacle.

Le serviteur Tongropo, chevalier de la steppe, s'aventura sur la glace et atteignit l'autre rive. Il fit passer les cavaliers un à un. On entendait de sinistres craquements sous les sabots des chevaux. Après le passage du dernier cavalier, on voyait l'eau qui s'étalait sur la glace, mais grâce à Tongropo, l'obstacle était franchi.

Ce soir, la petite troupe logea à Saint-Hubert, dans le district central du pays des Ordos et, le lendemain, elle arrivait à San-tao-ho, siège épiscopal de Mgr Hamer, à ce moment en tournée dans son diocèse.

(96) WITTAMER, A., *op. cit.*, 6 au 11 novembre 1899.

(97) Lettre de Liège, le 7 février 1901, de Cockerill au Min. des Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II.

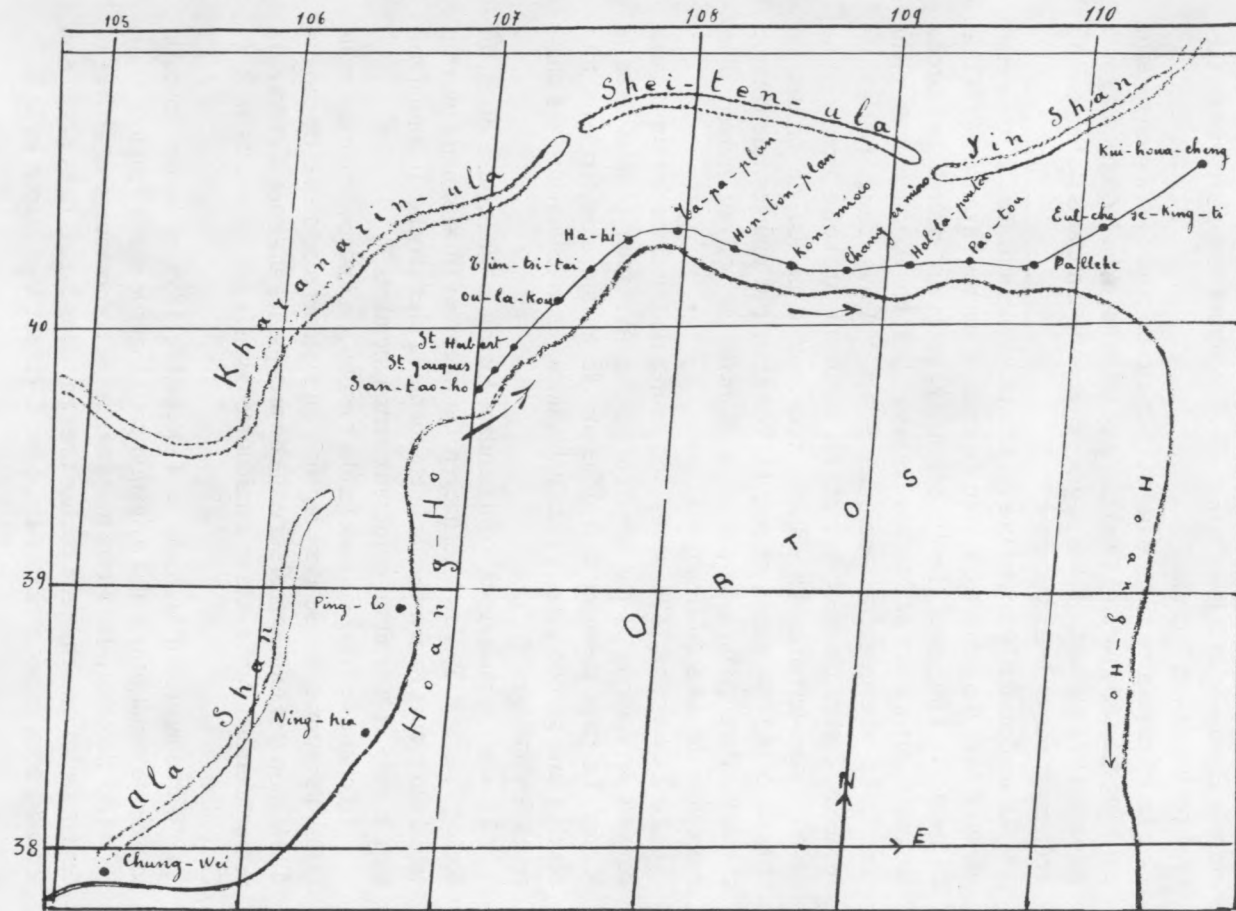


FIG. 6. - Carte de l'itinéraire d'A. Wittamer d'Eul-che-se-king à San-tao-ho.

Wittamer y fut accueilli par les RR. PP. Latteur, Wauters, Ramaeckers et Betty. Le pays des Ordos s'étendait dans le désert de Gobi entre le Hoang-ho et la grande muraille. La culture était pauvre et de surcroît on y cultivait l'opium⁽⁹⁸⁾.

Le 29 novembre 1899, il quittait San-tao-ho pour Si-siang en passant par Ning-sia, suivi par une charrette avec les tentes et les bagages. La route traversait une plaine herbeuse et giboyeuse où les habitants de San-tao-ho venaient y passer leurs vacances.

Le lendemain 30 novembre fut une mauvaise journée ; la route était sableuse avec des ornières, si bien qu'en neuf heures l'avance ne fut que de trente-six kilomètres. Le 1^{er} décembre, après dix heures de marche fatigante au travers de collines de sable, la route débouchait en plein désert. Le thermomètre marquait -35°C. Après deux heures de recherches, vers dix-neuf heures, un logement fut enfin trouvé : une caverne sous-terrain. La chaleur provenait d'un feu de crottin de chameaux et pour menu, ce soir là, Wittamer put manger une couque chinoise, dure comme la pierre, et étancher la soif au moyen d'un morceau de glace du Hoang-ho !

Le 2 décembre 1899, après cinq heures de traversée sur un plateau couvert de cailloux et par un froid glacial, Wittamer pénétra dans le Kansu. Le pays devenait tout différent ; le terrain était fertile et tout décelait une grande aisance : les habitations, les habillements, les charrettes, les attelages.

Le soir, le courageux commandant logeait à Sia-ing-dze où il fut accueilli par le R. P. Van Meerhaegen. Ce valeureux missionnaire œuvrait seul à cinq jours de marche de la chrétienté la plus proche. Il connaissait bien le pays et fournit de nombreux renseignements.

La plaine de Ning-sia était fertile, bien qu'il n'y pleuvait jamais, mais l'administration chinoise avait organisé un système d'écluses et de canaux d'irrigation très judicieux et surveillé de près par les autorités. Ces travaux remontaient au xvii^e siècle et auraient été inspirés par un jésuite, le R. P. Gerbillon.

Wittamer reprit la route le 4 décembre 1899 et longea toute la journée le canal principal d'irrigation pour loger le soir à Pingloo.

Le 5 décembre 1899 vers treize heures, le commandant vit arriver au devant de lui une charrette bâchée tirée par deux bœufs dans laquelle se tenaient deux missionnaires européens. C'étaient Mgr Hamer et le R. P.

(98) WITTAMER, A., *op. cit.*, 12 au 28 novembre 1899.

DE SAN-TAO-HO A TSHUNG-WEI

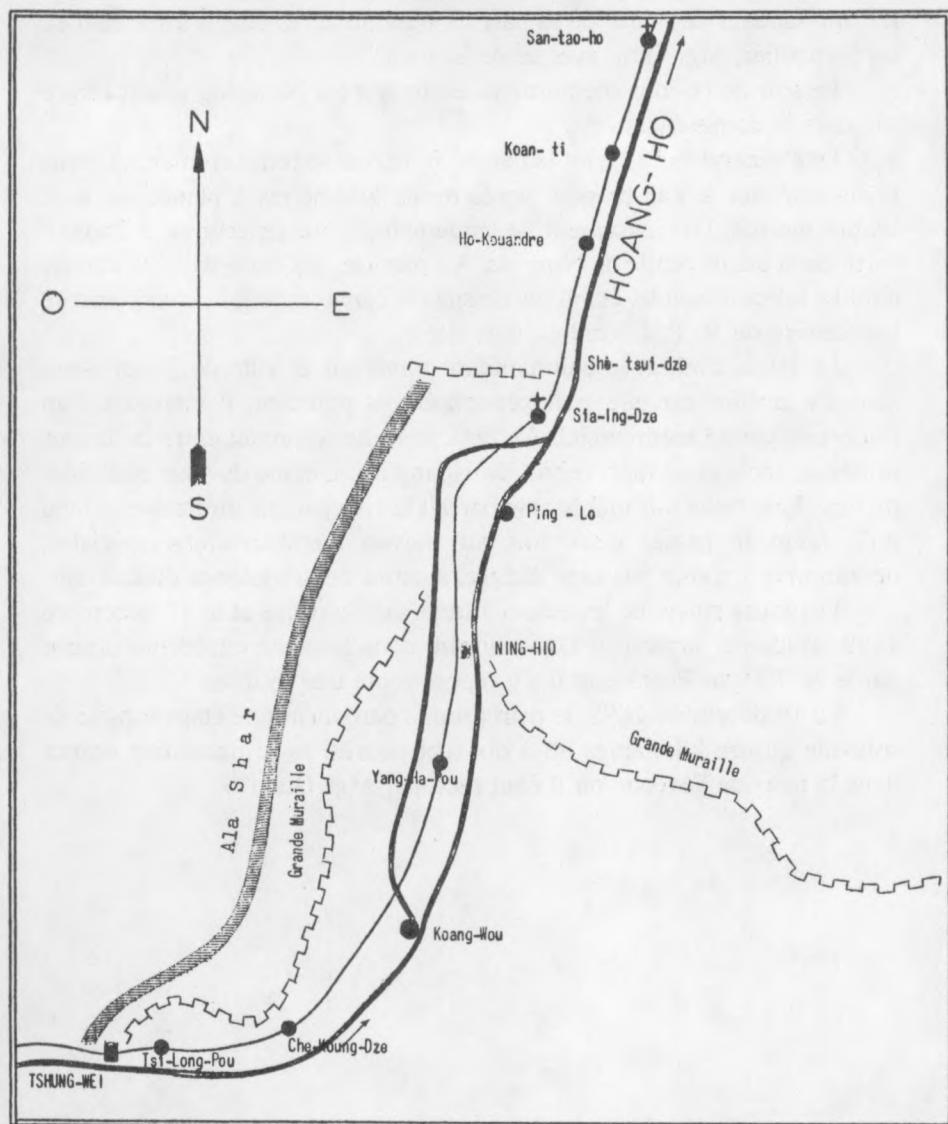


FIG. 7. – Carte de l'itinéraire d'A. Wittamer de San-tao-ho à Tshung-wei.

Van Haver. L'évêque du Kansu était dans le pays depuis 1865 et il fournit à Wittamer de nombreux renseignements qui s'avérèrent fort utiles pour la suite de l'expédition. Au moment de la séparation, Mgr Hamer chargea le commandant de saluer de sa part les missionnaires belges du Kansu et, en particulier, Mgr Otto, évêque de Si-siang.

Le soir de ce jour mémorable, on fit étape à Ning-sia, grand centre militaire et commercial.

Le 8 décembre 1899, tôt le matin, Wittamer se remit en marche, mais il dut s'arrêter à Yan-ha-pou, après trente kilomètres à peine, car il se sentait malade. Heureusement, le lendemain, il put repartir et, à Tapa, il sortit de la plaine fertile de Ning-sia. Au passage, à Koang-wou, Wittamer admira un pont solide, établi au dessus du canal impérial ; c'était encore une œuvre du R. P. Gerbillon, déjà cité.

Le 10 décembre, le commandant traversait la ville de Tshung-wei sans s'y arrêter, car elle était xénophobe, et pourtant, il s'agissait d'un important centre commercial. Au delà, la route sillonnait entre de hautes dunes de sable et se rapprochait du Hoang-ho. L'étape du jour était Shapa-ting. Une dune infranchissable barrait la rive gauche du fleuve, si bien qu'il fallut le passer deux fois au moyen d'embarcations spéciales, opération qui n'était pas sans danger, à cause de la violence du courant.

Les jours suivants, les étapes furent sans histoire et le 17 décembre 1899, Wittamer arrivait à Tou-men-dzé dans la petite chrétienté dirigée par le R. P. Van Poecke, et il s'y reposa toute une journée.

Le 19 décembre 1898, le petit groupe parcourut une étape longue de soixante quinze kilomètres et, à dix-sept heures, le commandant entra dans la cour de l'évêché où il était reçu par Mgr Otto ⁽⁹⁹⁾.

(99) WITTAMER, A., *op. cit.*, 29 novembre au 19 décembre 1899.

LE VOYAGE AU KANSU DE SI-SIANG À SUCHOW

L'évêque était incontestablement une personnalité de premier plan, aussi Wittamer lui demanda conseil afin de visiter les parties les plus intéressantes de cette province.

Mgr Otto lui répondit qu'il venait de recevoir une lettre du Palais de Bruxelles lui demandant si des richesses minières d'un bon rapport existaient au Kansu. La réponse était affirmative, à condition de disposer de voies de communication.

Aussi un programme en trois points fut mis sur pied.

- 1) explorer la province depuis Lan-tchéou jusqu'à Suchow, en allant jusqu'aux mines de pétrole de Tche-kiang-tse, et retour à Si-siang.
- 2) partir à Lan-tchéou et préparer la reconnaissance du Hoang-ho.
- 3) pendant la réalisation des préparatifs, et en attendant la fonte des glaces, visiter le sud du Kansu ⁽¹⁰⁰⁾.

Le 29 décembre, le commandant, vêtu en chinois, se remit en marche avec quatre compagnons et six chevaux. Il neigeait et le long de la route, il rencontra quatre poteaux fichés en terre, portant chacun une tête de brigand chinois décapité la veille.

A trente-cinq kilomètres de Si-siang, dans une plaine bien cultivée, le groupe était accueilli dans la chrétienté de Sha-ho, dirigée par le R. P. De Meester.

Le lendemain, la petite troupe circulait par -28°C dans une vallée, bordée par les chaînes du Nan-Shan et du Pei-Shan couvertes de glace et de neige. Après une chevauchée de cinquante kilomètres, un gîte fut trouvé à Yong-tchang, localité de cinq mille âmes, à proximité de laquelle Wittamer trouva un gisement de houille. Continuant sa route dans le fond de la vallée, il arriva le 31 décembre à Sin-kia-t'chuang, à la mission du R. P. Vinus Van Ostade. Mais ce dernier était parti chez le R. P. Kissels à Kantchéou.

(100) WITTAMER, A., *op. cit.*, 20 au 28 décembre 1899.

Malgré la généreuse hospitalité du personnel de la mission, l'officier belge regrettait d'y passer le réveillon en l'absence de tout compatriote et d'être contraint à célébrer dans la solitude l'avènement du xx^e siècle ⁽¹⁰¹⁾.

Le 2 janvier 1900, il reprit la route et passa devant un refuge construit pour y abriter la chrétienté en cas d'attaque des Mahométans. Le soir, il logeait à Tsa-kia-té et, le 3 janvier à 5 heures de l'après-midi, il mettait pied à terre dans la cour de la mission de Kantchéou, où il fut accueilli à bras ouverts par les RR. PP. Kissels et Van Ostade.

Il resta deux jours dans cette ville de trente mille habitants, construite dans un site insalubre, d'où de fréquentes épidémies donnant l'occasion aux missionnaires de prodiguer des soins et de distribuer des médicaments aux malades. Le sol était si marécageux qu'aucune maison n'était d'aplomb ; en été, l'eau stagnait dans les rues, qui étaient couvertes d'une couche de glace en hiver. Si la ville était mal bâtie, elle était, par contre, installée dans une région agricole et entourée de remarquables vergers ⁽¹⁰²⁾.

Le 6 janvier 1900, dans le froid et la neige, le commandant Wittamer reprit la route vers Suchow. Un animal à poils longs fut aperçu, s'apprêtant à traverser la route ; nul doute, c'était un ours ; le commandant et ses hommes préparaient leurs armes pour se défendre. Mais quelle méprise, il s'agissait d'un âne ; dans cette région, cet animal est recouvert d'un fort duvet pendant la première année, ce qui le protège du froid. Cette aventure se termina par une hilarité générale.

Ce soir le petit groupe logea à Sha-ho, après 40 km de marche. Le lendemain, 7 janvier, la région parcourue était bien cultivée ; on y récoltait du riz, des céréales, des légumes et de nombreux fruits. L'étape du jour se terminait à Kao-t'ai, une ville de 35 000 habitants.

Le 8 janvier, le pays devint tout différent ; le paysage ressemblait à celui du pays des Ordos. Le sol était dénudé et les villages entourés de quelques pauvres cultures.

Dans cette région, Wittamer rencontra les premiers loups de Mongolie ; désormais, quelques-uns de ceux-ci le suivront à distance dans la suite de sa chevauchée à travers le Kansu. Il s'attarda d'ailleurs à les décrire longuement.

Après trente-cinq kilomètres de route, il logea à Hoa-tsien et, le 9 janvier, il fit étape à Yen-tché après avoir traversé des plaines giboyeuses.

(101) WITTAMER, A., *op. cit.*, 29 décembre 1899 au 1^{er} janvier 1900.

(102) WITTAMER, A., *op. cit.*, 2 au 5 janvier 1900.

LIANG-CHOU & SU-CHOU

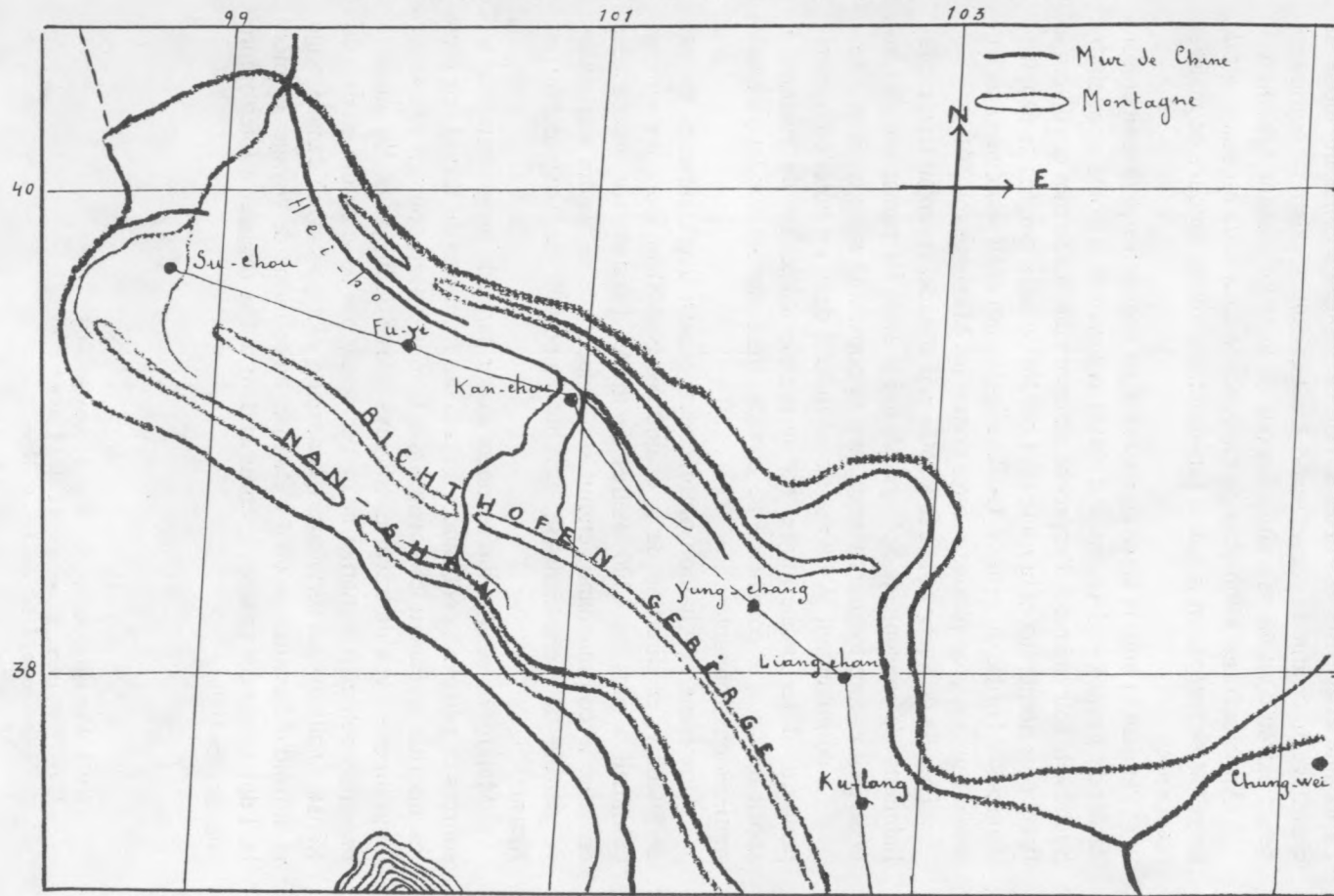


FIG. 8. - Carte de l'itinéraire d'A. Wittamer de Tshung-wei (Chung-wei) à Su-chou.

La localité était triste et l'hôtel envahi de fumées à cause du mode de chauffage au crottin de cheval séché. Les habitants vivaient du commerce de sel extrait d'un lac salé situé à droite de la route menant à Suchow.

Après soixante kilomètres de chevauchée dans le désert recouvert de neige, ils se reposèrent le soir à Lin-shoui, un village entouré de maigres plantations.

Pendant la nuit, la neige était tombée en abondance et la température descendit jusqu'à -35°C ; mais il fallait poursuivre la route et atteindre Suchow le soir même. A l'approche de cette ville, les fermes et villages se firent plus nombreux et la route était bordée de deux rangées de peupliers plantés sur l'ordre du général Tao-koung-pao qui avait soutenu victorieusement un siège de plusieurs mois contre les Mahométans ⁽¹⁰³⁾.

La ville de Suchow, située à 1500 m d'altitude, comptait trente mille habitants ; le souvenir de Splingaerd, qui y avait été percepteur des impôts, était encore toujours vivace, tant sa popularité avait été immense.

Le commandant Wittamer s'était installé dans un hôtel convenable pour une durée indéterminée. Par le premier catéchiste de Suchow, il apprit tout sur le commerce de la ville, mais surtout sur les richesses minières environnantes.

Une mine de charbon anthraciteux existait dix kilomètres au sud de Suchow, en direction de la chaîne des Nan-Shan, dont un sommet culminait à plus de 4300 mètres d'altitude. Pendant ses promenades en ville, le commandant s'enquit sur la façon de se rendre aux mines de pétrole de Tché-kiang-tse, un but important de l'exploration au Kansu ⁽¹⁰⁴⁾.

Malgré son désir, il dut renoncer à cette partie du programme, car les sources de pétrole étaient situées au delà des frontières du Kansu ; de plus les autorités arrêtaient les voyageurs à Kian-in-kwam pour les constituer en groupes en vue de traverser un pays infesté de brigands. En outre, le passeport délivré à Wittamer ne lui permettait pas de se rendre au delà du Kansu. D'ailleurs ses serviteurs refusèrent d'aller plus avant dans la neige et le froid et l'assurèrent qu'il n'était pas de coutume de voyager ce mois là. Pour toutes ces raisons, le commandant dut se résigner à interrompre son avance ⁽¹⁰⁵⁾.

(103) WITTAMER, A., *op. cit.*, 6 au 11 janvier 1900.

(104) WITTAMER, A., *op. cit.*, 12 au 14 janvier 1900.

(105) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, p. 223.

LE RETOUR À SI-SIANG

Le 14 janvier 1900, Wittamer remonta à cheval, suivi de ses serviteurs, pour retourner vers Si-siang. Il apporta quelques variantes à l'itinéraire suivi à l'aller, de façon à effectuer quelques incursions vers les monts Richthofen.

Le froid était toujours très vif et le premier jour, après soixante kilomètres, le petit groupe logea à Tchwang-tsin, localité où les habitants étaient spécialisés dans la fabrication de nattes, de chapeaux et de balais. Le lendemain, 15 janvier, après quarante-cinq kilomètres, dont les vingt derniers dans la steppe, le commandant faisait étape à Tcheng-kéou. En route, il avait rencontré un groupe de farouches Fan-tze, pasteurs de race mongole, peu accueillants même aux Chinois qui leur confiaient leurs troupeaux pour partir dans la montagne ; ils venaient s'approvisionner à Kao-t'ai.

Une nouvelle avance de cinquante kilomètres conduisait le groupe à Hoatien. En cette localité, Wittamer apprit qu'à une journée et demi de marche, le mandarin de Si-ning possédait la mine d'or de Kin-fou-dzé. Il aurait bien voulu la visiter pour y prélever des échantillons. Cependant, à cette époque où tout travail était suspendu à cause du froid, il n'osa s'y aventurer, car la mine était gardée militairement.

Le 17 janvier, après une halte à midi à Kao-t'ai, l'étape du jour de cinquante kilomètres les conduisit à Fouï. Le lendemain, le groupe était de retour à Kan-tchéou, chez le R. P. Kissels.

Le 19 janvier, le prêtre devait célébrer un mariage et le repas de noce se tenait à la cure. L'arrivée du commandant était un événement et il fut un invité d'honneur à la cérémonie. Le festin nuptial se composait de nombreux plats, tous excellents, arrosés par du vin fabriqué par le R. P. Kissels.

Après ces festivités, dont tous les détails furent notés, le commandant quitta Kan-tchéou pour arriver le 21 janvier à Siu-kin-tchuang, chez le R. P. Van Ostade. Ce remarquable missionnaire fit visiter quelques mines intéressantes des environs et conseilla au commandant de troquer son cheval contre un mulet dont le pied était plus sûr dans un pays si monta-

gneux qu'il fallait s'aventurer sur des sentiers escarpés longeant des précipices.

Après plus de deux jours passés en ce lieu, le commandant se remit en selle pour arriver à Si-siang le 28 janvier 1900 avec l'intention d'y passer quelques jours⁽¹⁰⁶⁾. Le froid était toujours très rigoureux et il neigeait abondamment sur le pays⁽¹⁰⁷⁾.

L'exploration dans l'ouest du Kansu avait révélé l'existence d'un pays riche. Une grande partie des terres était fertile et bien cultivée, traversée par des routes fréquentées. Cette province abondait également en gisements miniers : de l'or, du minerai de fer, de cuivre et surtout de houille. Cependant, il manquait un moyen de transport industriel pour mettre en valeur cette région⁽¹⁰⁸⁾.

(106) WITTAMER, A., *op. cit.*, 15 au 28 janvier 1900.

(107) Lettre de Mgr OTTO, du 10 février 1900. — In : Wittamer, *op. cit.*

(108) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, p. 223-224.

LE VOYAGE À LAN-TCHÉOU ET AU SUD DU KANSU

Mgr Otto, qui avait réservé un large accueil au commandant Wittamer, l'avait documenté le mieux possible sur les régions méridionales du Kansu qu'il se proposait de parcourir. Le terrain étant très accidenté, le commandant avait suivi le conseil du R. P. Van Ostade ; il poursuivit cette partie de l'expédition à dos de mulet.

Le départ de Si-siang eut lieu le 10 février à neuf heures du matin ; le commandant logea successivement à Shouan-t'a-eul, à Long-keou-pou, à Tcha-kou-i, à Ping-fan, à Siu-kia-mo et à Sin-t'cheng, pour arriver à Lantchéou le 16 février, après avoir parcouru trois cent soixante kilomètres par étapes de quarante cinq à soixante kilomètres.

La population était paisible, composée principalement d'agriculteurs, et en grosse majorité mahométane. Elle vivait dans des fermes isolées ou dans des villages ne comptant pas plus de deux cents habitants. Le fléau de cette région, où il faisait doux de vivre, était l'opium.

Le cours d'eau du Long-keou-ho était réputé charrier de l'or ; certains postes comptaient une garde militaire importante, probablement pour surveiller les mines d'or, où l'on ne travaillait que cinq mois par an.

Le nom de Sin-t'cheng où il logea le 15 février signifiait «Ville Nouvelle» mais, nota le commandant, il y a trois mille ans qu'elle le porte. Cette ville était située dans une zone aride qu'on irriguait à l'aide de roues à aubes munies de godets. Pourtant, la terre était riche et produisait deux récoltes par an ⁽¹⁰⁹⁾.

Dès le 17 février 1900, en compagnie du R. P. De Maerschalk, Wittamer étudia l'organisation de la reconnaissance du Hoang-ho, selon le programme mis au point avec Mgr Otto. Le 20, les grandes lignes de cette expédition étaient arrêtées. On utiliserait un radeau de 18 m de long et 6 m de large construit au moyen de troncs de sapin liés ensemble par des mahométans, spécialistes de ce genre de travail. Ces hommes serviraient de bateliers, tandis que Tongropo se rendrait par route au pays des Ordos

(109) WITTAMER, A., *op. cit.*, 28 janvier au 16 février 1900.

pour attendre Wittamer, Zié et Ha-I-dze qui descendront le Hoang-ho par radeau ⁽¹¹⁰⁾.

Mais ici se place un pénible incident. Le commandant Fivé était arrivé également à Lan-tchéou, en vue d'entreprendre une exploration au Kansu. Wittamer était au courant de ce voyage dont le ministre de Belgique, de Cartier, l'avait informé à Pékin.

Il lui avait demandé d'éviter toute source de conflit avec Fivé en se bornant à chercher l'information sans négocier. Wittamer avait donné au Ministre l'assurance qu'il se conformerait aux instructions ⁽¹¹¹⁾.

La situation des Belges au Kansu était délicate, car plusieurs expéditions s'y trouvaient au même moment. Fivé avait, de son côté, à éviter de courir sur les brisées de Rouffart, qui voyageait pour le groupe Empain ⁽¹¹²⁾.

Fivé était prévenu contre Wittamer, car, en 1898, ce dernier l'avait précédé de peu pour la découverte de sulfure de zinc au Pétchili. Avant l'arrivée à Lan-tchéou, quelqu'un avait raconté des choses absolument inexacts sur les activités de Wittamer et ce dernier avait été durement interpellé ; il se rendit compte qu'il avait été calomnié et, ne pouvant s'expliquer par lettre, il écrivait, le 21 février 1900, au Ministre de Belgique à Pékin, qu'il mettait fin à la mission et qu'il prenait le chemin du retour ⁽¹¹³⁾.

Après un premier moment de dépit, le commandant se calma sûrement puisque, du 24 au 28 février, il reconnut la rive gauche du Hoang-ho jusqu'au premier rapide en aval de Lan-tchéou et revint dans la capitale du Kansu.

Il n'était pas question d'entamer à ce moment la descente du Hoang-ho, car le Fleuve Jaune était toujours couvert de glaces. Il fallait encore attendre un long mois avant leur fonte. Ce temps allait être mis à profit pour entreprendre l'exploration du sud du Kansu ⁽¹¹⁴⁾.

(110) WITTAMER, A., *op. cit.*, 17 au 23 février 1900.

(111) Lettre 508/226, de DE CARTIER au Min. Aff. Etr. Pékin, 27 août 1899, A.E.B., dossier 2928/II.

(112) KURGAN-VAN HENTENRIJK, G. 1962. Une tentative de pénétration économique belge en Chine. La mission Fivé (1899-1900). – *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, 8 (6), pp. 1028-1029.

(113) Lettre de WITTAMER au Min. de Belgique à Pékin, Lan-tchéou, le 21 février 1900, A.E.B. dossier EIC, 1^{ère} Série, vol. III, 576 à 850.

(114) WITTAMER, A., *op. cit.*, 24 au 28 février 1900.

Le commandant s'engagea en direction sud-est et passa par Lan-cho, Ngan-ting, Tsi-nan et Houi-sien qu'il atteignit après quatorze jours de marche.

Pendant les trois premiers jours, il avait parcouru une contrée aride mais traversée par de nombreuses voies de communication. Le quatrième jour, le pays devint de plus en plus montagneux. Dans la suite, il fallait avancer sur des sentiers à flanc de coteaux, longeant des précipices profonds. Le 8 mars, la route de crête n'avait pas plus de deux à trois mètres de large entre deux ravins et ce trajet durait plusieurs heures. Heureusement que Wittamer avait suivi les conseils du R. P. Van Ostade ; sa mule avançait d'un pas sûr là où, pauvre européen, il avait le vertige.

De là-haut, les paysages étaient splendides ; après les montagnes où les pauvres paysans tiraient eux-mêmes leur charrue, on pouvait admirer des jardins, des vergers, des bosquets d'arbres, des cultures à flanc des collines. Dans ce pays, le climat doux permettait de loger à la belle étoile, il n'y gelait presque jamais. Les populations étaient aimables et le commandant n'eut aucune difficulté pour obtenir des vivres pour ses trois serviteurs et les montures.

Comme la route traversait des villages et des petites villes, de nombreux monuments anciens purent être photographiés, notamment tout un roc gravé en Bouddha.

Le 14 mars, Wittamer arriva à Houi-sien, chez le R. P. Buyck, qui lui accorda le meilleur accueil. Du 14 au 20 mars, il rayonna dans les environs ⁽¹¹⁵⁾.

D'après le reporter de l'*Étoile Belge* qui a interviewé Wittamer à Pékin en octobre 1900, celui-ci aurait voulu, à ce moment, pénétrer au Szechuan, mais il en fut empêché car il ne possédait pas les passeports nécessaires. Pendant cette expédition, il aurait pris huit photographies dans la passe brumeuse qui menait de Chin-sien à Pei-tchwen, là où d'autres explorateurs avant lui avaient séjourné trois mois sans réussir à prendre un seul cliché ⁽¹¹⁶⁾.

Le 21 mars, il se rendit à Pei-shoui-kiang, au Shensi, en traversant une forêt vierge étrange et silencieuse et en longeant pendant trois heures un lac aux eaux noirâtres, sans la moindre végétation sur les rives.

(115) WITTAMER, A., *op. cit.*, 1^{er} au 20 mars 1900.

(116) L'Odyssée du major Wittamer, *Étoile Belge*, Bruxelles, 7 décembre 1900, p. 2.

De retour à Houi-sien, il revint vers Lan-tchéou par Chang, Ti, Kung-tchang et Titao ⁽¹¹⁷⁾.

Au cours de ce voyage, Wittamer a pu constater que la région était riche en mines, surtout de houille, mais qu'il n'existait pas de routes pour évacuer la production. Il a noté qu'à partir de Tsin-tchéou sur le Wei-ho, qui était un marché extrêmement important, les transports se faisaient au moyen d'animaux de bât ou à dos d'homme ; il n'y existait plus de routes, mais des sentiers ou des pistes.

Les rivières n'étaient pas navigables et on ne pouvait songer à les canaliser, car, après les fortes crues, il n'était pas rare qu'elles ne retournent pas à leur ancien lit ⁽¹¹⁸⁾.

Après cet intermède, Wittamer fut de retour à Lan-tchéou pour la reconnaissance du Fleuve Jaune, le mystérieux Hoang-ho, dont on connaissait mal le cours.

(117) WITTAMER, A., *op. cit.*, 21 mars au 18 avril 1900.

(118) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, p. 225.

LA RECONNAISSANCE DU FLEUVE JAUNE

Pas mal de rumeurs circulaient sur ce grand fleuve. Dans sa relation d'un voyage de Bruxelles à Illu, le R. P. Van Koot déclarait qu'il n'était pas navigable dans sa partie supérieure, que de nombreux bancs de sable obstruaient son cours et qu'en un certain endroit, le fleuve disparaissait même sous terre.

Pour être éclairé sur le cours réel du fleuve, il fallait entreprendre sa descente aux basses eaux. Cette étude hydrographique était de la plus haute importance en vue de l'exploitation commerciale et industrielle des ressources du Kansu. Le Fleuve Jaune était sujet à des débordements importants, causant des inondations meurtrières. Le thalweg étant instable, le lit de la rivière était capricieux et irrégulier, au point que les riverains éprouvaient des difficultés pour l'utiliser pour leur menu trafic. Le fleuve ne revenait pas toujours dans le même lit après une crue. On espérait que les Européens puissent régulariser son cours et y faire circuler un moyen de transport adapté.

De là, tout l'intérêt du voyage qu'allait entreprendre Wittamer ⁽¹¹⁹⁾.

Le 18 avril à 8 heures du matin, il se rendit à son radeau sur la rive droite du Hoang-ho en compagnie du R. P. De Maerschallck et des serviteurs Zié et Ha-I-dze ; Tongropo avait été envoyé en aval, par voie terrestre.

A l'avant du bateau, se dressait un pavillon belge. Un prêtre mahométan récita des prières bruyantes pour la protection des cinq matelots. Ensuite Wittamer fit ses adieux au brave père de Scheut. On largua les amarres et le radeau se mit à dériver, guidé par les perches des matelots appuyant sur le fond du lit.

Au départ, le fleuve mesurait 80 m de large et 3 m de profondeur ; la vitesse relevée du courant était de l'ordre de 1 m/s.

Au premier rapide, reconnu avant l'expédition au sud du Kansu, la largeur n'était plus que de 40 m ; l'eau venait frapper avec violence une

(119) L'Odyssée du major Wittamer, *Étoile Belge*, Bruxelles, 7 décembre 1900, p. 2.

paroi rocheuse verticale, orientée obliquement par rapport au courant. Tout le fleuve changeait de direction sur un court espace, en produisant des remous tumultueux.

En fait, ce rapide, comme les huit suivants, était produit par des plissements des monts Richthofen s'étendant jusqu'au fleuve.

Le radeau était secoué violemment en ces passages et les troncs dont il était constitué frottaient l'un contre l'autre en grinçant sinistrement.

Les voyageurs trempés s'agrippaient aux ligatures pendant que les matelots, ramant de toutes leurs forces, évitaient les obstacles et amenaient le radeau intact à l'aval du rapide dans l'axe du fleuve.

Ces rapides n'étaient pas tous également dangereux, mais le plus terrifiant était le septième. Entre deux plissements des monts Richthofen, le fleuve s'élargissait, mais partout la profondeur mesurée restait supérieure à 1,60 m. De petits villages étaient dispersés dans les plaines ; leurs habitants étaient des agriculteurs ou des mineurs, tandis que d'autres extrayaient l'or du sable du fleuve.

Près de Hao-long-pou, une roche en forme de demi voûte dominait le lit de la rivière. Wittamer pensait qu'autrefois les eaux passaient sous la voûte complète et que ce serait l'origine de la légende du passage souterrain du Fleuve Jaune rapportée par le R. P. Van Koot.

Le 26 avril, le radeau passait devant Tshung-wei et, le 29, à Ning-sia ; là, Wittamer fit ses adieux aux matelots qui l'avaient amené à bon port ⁽¹²⁰⁾.

Ces mahométans avaient fait une bonne affaire en descendant le radeau avec Wittamer. Normalement ils auraient dû payer un impôt dans chaque ville qu'ils traversaient ; placés sous le pavillon belge, ils y échappaient ⁽¹²¹⁾.

Le commandant loua une barque à Ning-sia pour descendre le fleuve dont le cours était devenu beaucoup plus calme. Au passage, il embarqua le R. P. Van Meerhaegen à Sia-ing-dze, pour le conduire jusqu'à San-tao-ho, où il arriva le 5 mai 1900. Dans cette région, c'était la désolation, car il n'était pas tombé suffisamment de pluie et le niveau du fleuve était trop bas pour faire fonctionner les roues d'irrigation. Le pays menaçait famine.

Le 13 mai, Wittamer poursuivit la descente du fleuve ; 40 km avant San-tao-ho, le lit se rétrécissait et prenait les aspects d'un large canal d'une

(120) WITTAMER, A., *op. cit.*, 18 au 29 avril 1900.

(121) L'Odyssée du major Wittamer, *Étoile Belge*, Bruxelles, 7 décembre 1900, p. 2.

navigation aisée. Dès le 20 mai, on rencontra des embarcations chargées de petites filles vendues par leurs parents en prévision de la famine. Elles devaient être conduites par leurs acheteurs en Chine méridionale où les vivres étaient abondants.

Enfin, le 27 mai, les voyageurs arrivèrent à Pao-tou, terminus du voyage fluvial. Tongropo y attendait son patron. Tout le monde se remit à cheval et, le 29 mai, arrivait à Eul-cheu-seu-k'ing-ti, devenu depuis peu la résidence de Mgr Hamer ⁽¹²²⁾.

Le commandant était fatigué et venait d'accomplir un rude voyage, un peu décevant. Il s'avérait que le Hoang-ho était d'une navigation trop difficile pour servir de voie de communication régulière entre le Kansu et la Chine Orientale.

(122) WITTAMER, A., *op. cit.*, 29 avril au 27 mai 1900.

AU CŒUR DE LA RÉVOLTE DES BOXERS

Alors que Wittamer comptait prendre un peu de repos, puis retourner rapidement en Europe pour visiter l'Exposition à Paris avant qu'elle ne fermât ses portes, les événements en décidèrent autrement.

A peine débarqué, il fut reçu par Mgr Hamer, vicaire apostolique de la Mongolie du Sud-Ouest. L'arrivée inopinée du commandant était providentielle pour l'évêque qui le mit au courant des incidents graves survenus dans la chrétienté dirigée par le R. P. Ange Verstraete. Elle avait été attaquée par des païens xénophobes ; les chrétiens déploraient une dizaine de tués et, en se défendant, avaient fait vingt morts parmi les attaquants.

La situation était angoissante, car les bandits attendaient des renforts pour les exterminer tous. Une troupe importante de Boxers venant de l'Ouest était en marche et on appréhendait son arrivée. Aussi l'évêque demanda à Wittamer de passer les fêtes de Pentecôte avec lui, puis de partir à marche forcée sur Pékin pour mettre au courant de la situation le Ministre de France, M. Pichon, protecteur des missions, en vertu des traités. Il fallait lui demander aide et protection dans les plus brefs délais ⁽¹²³⁾.

Le 4 juin, le commandant quittait Mgr Hamer, accompagné de ses trois serviteurs, du R. P. Eycke qui, malade, voyageait en charrette, et des RR. PP. Ramaeckers et Verwilghen, ainsi que d'un nombreux personnel.

Le soir, le groupe logea à la mission du R. P. Verwilghen, le 5 à Chela-wou-so-ho, chez le R. P. Zylmans, le 6 à Chabernoor, chez le R. P. Eycke. Là se trouvaient les RR. PP. Abbeloos, Deboucke et Dobbe venus saluer les voyageurs en partance pour l'Europe.

Le 7 juin, après un crochet par Houai-houa-tcheng, le groupe se trouvait réuni dans un bon hôtel de Si-keou-men.

Le lendemain, en sortant de la « Ville Bleue », le commandant vit un attroupement considérable d'individus avec lances, piques et faux à la main, prêts à lui barrer la route. Jouant d'audace, il groupa son monde et

(123) WITTAMER, A., 28 mai au 4 juin 1900.

fit galoper les chevaux droit sur l'attroupement. Quelques brigands furent projetés à terre, mais Wittamer et tout son monde se trouvaient hors de danger après quelques minutes.

Cependant, cet incident avait fortement impressionné les missionnaires, dont certains pressentaient leur martyre prochain. De plus, les populations du plateau du Toumet vivaient dans une disette extrême et s'attendaient à être attaquées sous peu par les Boxers. Le voyage se poursuivait dans une atmosphère morose ; seule la détermination de Wittamer avait raison des obstacles.

Le 9 juin, le R. P. Abbeloos se détacha du groupe pour rejoindre sa mission ; le lendemain on passait à Kong-kou-ien, chez le R. P. Mallet, le 11 à Siang-huo-ti, chez le R. P. Heirman. Ces chrétientés étaient affolées, car ces deux missionnaires étaient convoqués chez le Mandarin de Ning-guen.

Aussi le 12, les adieux furent émouvants, d'autant plus que ce même jour Na-I-dze quittait le commandant pour rentrer chez lui.

Le 15 juin, Wittamer arrivait à Tchissimou chez le R. P. Rubbens. Ce missionnaire, grâce à ses relations, connaissait bien ce qui se passait au sud de la grande muraille.

Une vague immense de brigands, grossissant chaque jour, menaçait la Mongolie, et les mandarins impuissants laissaient faire et, même, certains encourageaient les sentiments xénophobes. L'anarchie régnait en Chine et le pays allait à la famine.

Devant cette situation, le commandant se fit précéder à un jour de marche par une avant-garde chinoise chargée de le renseigner sur les dangers au devant desquels il avançait. Le 17, au sortir de Tchissimou, il vit des Boxers à l'exercice ; mais sa colonne passa dans l'indifférence de la foule.

Grâce à l'avant-garde, la mission de Si-ing-dze fut prévenue de l'arrivée du petit groupe. Les chrétiens vivaient dans des transes continuelles, car tous les soirs, les païens tenaient des meetings annonçant le massacre prochain de la communauté. Les RR. PP. Guisset, Hustin, Plouvier et Van Kerckhoven étaient décidés à défendre leurs ouailles ⁽¹²⁴⁾.

Après un repos d'un jour, Wittamer partit le 19 juin 1900 à sept heures du matin, pour arriver, à la nuit tombante, à Tai-lou-kou chez les RR. PP. Degryze et Van Damme ; ce village vivait dans le calme, malgré une certaine inquiétude, à cause des nouvelles venues de l'Ouest.

(124) WITTAMER, A., *op. cit.*, 5 au 18 juin 1900.

Le 20 juin, Wittamer se mit en route avec l'intention de rallier le soir même Kalgan.

Dans un pli du terrain à droite de la route, à l'approche de Kalgan, Wittamer aperçut un grand nombre de belles tentes. Il crut d'abord qu'il s'agissait de Mongols et s'apprêtait à photographier ce spectacle. A son étonnement, un Européen sortit d'une tente et vint à sa rencontre. C'était le médecin des négociants russes établis à Kalgan. Ils fuyaient devant les massacres et tentaient de gagner Urga en traversant le désert de Gobi. Le nord de la Chine, expliqua le médecin, était en révolution ; on dénombrait déjà cent cinquante mille morts entre Kalgan et Pékin et tous leurs magasins avaient été pillés et incendiés.

Devant pareille situation, Wittamer expliqua au R. P. Ramaeckers qu'on ne pouvait continuer sur Kalgan, ni retourner à Tai-lou-kou, car cette chrétienté risquait d'être massacrée si les Boxers s'apercevaient que le commandant n'osait continuer sa route.

La seule solution possible était de rallier Si-wan-dzé qui se trouvait à cent kilomètres de distance environ ; mais il fallait surtout éviter les routes fort fréquentées et avancer la nuit.

Le commandant décida de passer par la mission de Kao-kia-ing-dzé. Il précédait toute sa petite troupe à cheval et, par geste, en militaire, il donnait les ordres pour régler l'allure. C'est ainsi qu'à l'approche d'un temple, il aperçut un groupe de Boxers en train de comploter. Il fit galoper tout son monde qui arriva sans encombre à la résidence du R. P. Cosyns.

La communauté vivait dans l'angoisse, car le village était rempli de Boxers et l'extermination devait avoir lieu le 8 juillet 1900. Il fallait parer au coup sans délai.

La nuit, pour être à l'abri de toute surprise, il fit veiller la communauté par des sentinelles et, de jour, il se promenait avec ses hommes dans le village, ostensiblement, avec l'arme au bras.

Le 23 juin, après dix heures du soir, toute la mission s'ébranla dans l'obscurité pour rallier Si-wan-dzé. Afin de faire perdre toute trace de leur passage, il fit franchir dix-sept fois une rivière en crue. L'avance n'avait lieu que de nuit et en évitant les routes. C'est ainsi que tous arrivèrent trempés jusqu'aux genoux, mais saufs, à Si-wan-dzé (125).

(125) WITTAMER, A., *op. cit.*, 19 au 28 juin 1900.



FIG. 9. — A. Wittamer à la tête du cortège, lors de la révolte des Boxers.



FIG. 10. — A. Wittamer, «Ministre des Armes»
de Mgr Van Aertselaer, à Si-wan-dzé (1900).

LE DÉFENSEUR DE SI-WAN-DZÉ

«C'est le bon Dieu qui vous envoie, je vous nomme mon ministre des armes». C'est par ces paroles que Mgr Van Aertselaer salua l'arrivée du commandant Wittamer ⁽¹²⁶⁾.

A ce moment, les Boxers n'avaient pas encore fait d'incursions jusqu'à Si-wan-dzé, mais la situation devenait critique, car des bandes armées remontant du sud, s'approchaient de cette ville.

Il n'y avait pas un moment à perdre pour organiser la défense de la place. Wittamer se donnait tout entier à sa nouvelle tâche. Il constitua, les hommes en deux régiments dont il assura l'instruction militaire, il établit des tranchées et il créa un atelier qui était dirigé par le R. P. De Moerloose ; ce dernier produisit, sur indications du commandant, quarante pièces d'artillerie montées sur essieu avec roues de charrette et affût en bois.

Les tubes des canons étaient fabriqués au moyen de deux bandages de roue tordus en hélice et soudés judicieusement en les plaçant l'un sur l'autre. Les calibres n'étaient pas tous identiques, mais cela importait peu, du moment que ces pièces pussent lancer trois kilos de mitraille à 250 m.

Le R. P. Chang I, un Chinois, dirigeait l'atelier des poudres. Des remparts polygonaux avec redans flanquants furent élevés autour de la cité.

Le poste de commandement était constitué par un blockhaus établi au centre du village ; il servirait de réduit, en cas de nécessité, pour y réfugier les derniers défenseurs décidés à tenir jusqu'à la mort. Aucune religieuse ne devait tomber vivante entre les mains des Boxers ⁽¹²⁷⁾.

Le 10 juillet, un groupe de chasseurs de Si-wan-dzé y ramenait deux lazaristes français de Tchouan-tchou-dze, qui avaient dû se réfugier dans les montagnes après l'anéantissement de leur chrétienté par les Boxers.

Pendant le mois de juillet et d'août, le poste vécut en état d'alerte perpétuelle, l'église de Si-wan-dzé était pleine de chrétiens se préparant à

(126) FROCHISSE, J. M., *op. cit.*, p. 227.

(127) WITTAMER, A., *op. cit.*, 29 juin au 9 juillet 1900.

la mort et on y distribuait plus de mille communions par jour. Des religieuses européennes parcouraient les tranchées, en les aspergeant d'eau bénite à profusion !

Le 14 juillet, un peloton de soldats conduit par un officier approcha du village ; quelques coups de canon tirés à bon escient les mirent en fuite. Evidemment, l'agresseur était pris au dépourvu et ne s'attendait pas à trouver de l'artillerie à Si-wan-dzé ; ce qu'il ne savait pas, c'est qu'après chaque coup de canon, une pièce était hors d'usage. Le but psychologique poursuivi par Wittamer avait été couronné de succès.

Le 28 juillet, il y eut également une grande alerte vers cinq heures de l'après-midi. Lorsque Wittamer se rendit à son poste de commandement, des groupes de femmes et d'enfants se jetaient à ses pieds en criant «Sauvez Si-wan-dzé».

Les troupes et leurs chefs étaient rapidement en position aux postes assignés. Il ne s'agissait heureusement que d'une fausse alerte. Des brigands pillaient une ferme à trois kilomètres de là, sans oser s'en prendre à Si-wan-dzé.

Néanmoins, le R. P. De Moerloose proposa de célébrer la pseudo-victoire par un grand défilé dans les rues de la localité. Le commandant en tête, suivi de son infanterie, de sa cavalerie et de son artillerie, recueillit un grand succès. Cette revue eut un retentissement énorme et on en parlait à plusieurs dizaines de kilomètres à la ronde. Aussi, Si-wan-dzé ne fut plus sérieusement inquiété.

Toutefois, les mesures de sécurité restaient toujours de rigueur. Le commandant continuait à inspecter à l'improviste les postes les plus avancés, tant de jour que de nuit. Entre deux inspections, il décorait à la peinture les murs de la nouvelle cathédrale, question de se détendre les nerfs et de charmer ses loisirs ⁽¹²⁸⁾.

Un après-midi d'août, alors que Wittamer faisait sa sieste, le tocsin se mit à sonner. L'officier se leva prestement et prit son mousqueton garni d'une baïonnette. En sortant de sa chambre, il vit un soldat chinois courant dans la résidence de Mgr Van Aertselaer ; il voulut le cueillir au passage en lançant sa baïonnette, mais il le manqua, la baïonnette s'enfonça dans le mur et l'homme, dans sa fuite, sauta par dessus l'arme.

Dans la poursuite, Wittamer vit le R. P. Ramaeckers avec sa main au collet d'un officier qu'il faisait avancer sous la menace de son revolver. Il le suivit à l'hôtel Fan-tsoung où se trouvaient déjà les RR. PP. Arckens et

(128) WITTAMER, A., *op. cit.*, 10 au 28 juillet 1900.

Van Dorpe et plusieurs chrétiens, face à un groupe de soldats qu'ils avaient désarmés.

Pendant que Wittamer interrogeait l'officier, le R. P. Arckens, très excité, criait : «Il faut le tuer». Très calme, Wittamer tendit son fusil au R. P. Arckens et lui dit : «Eh bien, tuez le». La colère du religieux fut subitement calmée.

Wittamer conduisit l'officier et les soldats à une entrée de la cité donnant sur une allée bordée d'arbres. Il leur dit : «Vous êtes libres, vous et vos hommes. Nous gardons vos armes. Mais si vous aviez l'audace de revenir, c'est à ces arbres que vous seriez pendus».

Mgr Van Aertselaer exprima à son «ministre des armes» sa satisfaction que l'incident se fût terminé sans effusion de sang.

Cependant, l'incident n'était pas clos. Le lendemain, un émissaire du commandant de Kalgan vint réclamer les armes chez Mgr Van Aertselaer, disant que si les fusils n'étaient pas rendus, l'officier et les soldats seraient exécutés.

L'évêque vint trouver Wittamer à la chapelle, qu'il était en train de décorer, et lui demanda : «Que proposez-vous de faire ?» Wittamer répondit : «Rendre les armes et dire à l'envoyé de Kalgan que nous n'avons pas besoin de ces fusils, que nous en avons de beaucoup meilleurs en abondance».

Mgr Van Aertselaer fut enchanté du bon sens du commandant et lui en fut très reconnaissant.

Le 20 août un messenger vint demander au R. P. Cosyns d'administrer les derniers sacrements à une mourante à quatre-vingt kilomètres de là. Malgré les conseils de prudence, le valeureux missionnaire écouta la voix de la conscience et il revint indemne, le 23 août dans la nuit, ayant accompli son devoir sacerdotal.

A Si-wan-dzé, la mission vivait dans le calme et les nouvelles extérieures arrivaient souvent déformées. Cependant, le 24 août 1900, on eut confirmation qu'en une nuit, six mille chrétiens avaient été exterminés entre Pao-tou et Tchissimou. Les pères Heirman et Mallet avaient été écartelés le 13 août, au moyen de quatre bœufs tirant sur leurs membres jusqu'à ce qu'ils se détachent de leurs corps, et leurs cœurs avaient été plantés sur un piquet.

Le 27 août, un courrier, venu de Chabernoor, apprenait que Mgr Hamer avait été arrêté et conduit à To-tcheng ; il était garrotté sur une charette, avec une pique lui rentrant dans la nuque à chaque heurt de la route. Comme il récitait son chapelet, on lui avait coupé les doigts pour

l'en empêcher et, finalement, il avait été brûlé vif, suspendu à un crochet prenant dans les omoplates.

Le 3 septembre, les nouvelles arrivaient du martyre des RR. PP. Abbeloos, Debbe et Zylmans qui avaient été brûlés vifs, le 22 août, dans l'église de Tié-kou-tan-kou, en même temps que trois cents chrétiens et trois familles de missionnaires protestants suédois comptant seize personnes.

Le R. P. Van Damme avait eu les deux poignets brisés, suite à une chute de cheval à Tai-lou-kou. Mgr Van Aertselaer l'avait invité à rejoindre Si-wan-dzé, mais le courageux missionnaire avait refusé de quitter ses chrétiens.

De tous côtés arrivaient des nouvelles navrantes ; de nombreuses chrétientés étaient anéanties et les massacres de missionnaires et de leurs ouailles ne se comptaient plus ⁽¹²⁹⁾.

(129) WITTAMER, A., *op. cit.*, 20 août au 3 septembre 1900.

LE RETOUR À PÉKIN

Enfin, le 29 septembre, une nouvelle rassurante parvenait à Si-wan-dzé ; Mgr Favier, évêque de Pékin, faisait savoir que les troupes européennes occupaient la capitale de la Chine, mais qu'elles ne remonteraient pas vers le nord.

Quelques jours plus tard, les deux lazaristes français, qui séjournèrent depuis trois mois à Si-wan-dzé, étaient invités à se rendre à Pékin ; ils partirent immédiatement, ce qui fit réfléchir Wittamer.

Les Européens étaient à Pékin et, sans nul doute, les Boxers n'osaient plus s'en prendre aux étrangers et aux chrétiens plusieurs lieues à la ronde ; il en était de même à Si-wan-dzé. Le danger ne pouvait exister que sur une portion des trois cents kilomètres séparant la mission de la capitale. Il fallait éviter Kalgan et prendre, par précaution, des routes plus à l'est que le chemin suivi à l'aller, car cette région était moins fréquentée.

Le 4 octobre, la décision fut prise et Wittamer annonça à Mgr Van Aertselaer que son départ était fixé au 11 octobre 1900. Sa présence n'était plus justifiée à Si-wan-dzé, qui se trouvait désormais en sécurité ; d'autre part, ses commettants n'auraient pas admis une prolongation de séjour à leurs frais, alors qu'il ne lui était plus possible de leur rendre service.

Le R. P. Ramaeckers et un certain Monsieur Dansette accompagneront le commandant. Le R. P. Sintobin composa l'escorte destinée à accompagner les voyageurs jusqu'à Pékin ; elle était formée de neuf cavaliers et de quinze fantassins ⁽¹³⁰⁾.

Les fantassins de cette garde partirent le 10 octobre au matin, avec mission de parcourir, comme simples colporteurs, les villages éparpillés, d'ouvrir leurs yeux et de prévenir Wittamer de toute concentration suspecte. Les cavaliers devaient accompagner les voyageurs et servir d'agents de liaison avec les fantassins de la garde ⁽¹³¹⁾.

Wittamer ne ferma pas l'œil durant la nuit précédant son départ, car il réfléchissait à ce qu'il pourrait faire d'agréable pour remercier Mgr Van

(130) WITTAMER, A., *op. cit.*, 29 septembre au 4 octobre 1900.

(131) L'Odyssée du major Wittamer, *L'Étoile Belge*, Bruxelles, 7 décembre 1900, p. 2.

Aertselaer de son accueil et de la longue hospitalité qu'il lui avait accordée. Finalement, il lui remit une somme d'argent pour transformer en une belle chapelle le blockhaus édifié pour exercer son commandement.

Enfin, le 11 octobre à huit heures du matin, le commandant prit congé de l'évêque ; ce fut un moment de vive émotion lorsque la dernière poignée de main fut échangée entre le militaire et le prêtre, tous deux soldats du Christ.

Le système d'avant garde avec les agents de liaison par cavalerie fonctionna parfaitement et à aucun moment les voyageurs ne se sentirent en danger.

Le 11 octobre, le petit groupe logea à la mission française de Mong-kia-fen et le 12 à celle de Tchouan-tchou-dze, qui était précisément la mission dont avaient dû fuir les deux lazaristes qui s'étaient réfugiés trois mois plus tôt à Si-wan-dzé.

Le 13 octobre, Wittamer et ses compagnons prirent une journée de repos à la mission des bons pères français. Ces derniers firent le récit du martyre et des souffrances endurées par leurs chrétiens pendant les journées de tourmente ; ils déploraient que ceux qui avaient échappé au massacre, par esprit de vengeance, se missent à razzier les villages des païens.

Les 14 et 15 octobre, la route suivie traversait une région assez montagneuse et peu habitée ; il fallut deux fois franchir la muraille de Chine et les deux jours les voyageurs trouvèrent un bon gîte pour la nuit.

Le 16 octobre vers midi, le groupe se présenta dans un village aux portes de Pékin. Un poste de Japonais tenait cette issue. Dès qu'ils virent une troupe armée venir à eux, la grand'garde fut alertée, prête à défendre par les armes l'entrée de la ville.

Wittamer leva son mouchoir en guise de drapeau blanc ; il vint, avec un interprète, vers le jeune officier japonais et se présenta comme commandant d'artillerie de l'armée belge, revenant d'une exploration à l'intérieur de la Chine.

Au vu du passeport belge, l'officier japonais fit sonner la garde et rendre les honneurs militaires au courageux commandant.

Sur ordre de l'officier, une escorte de militaires japonais en gants blancs forma la haie de chaque côté de la colonne de Wittamer et c'est ainsi, en grand apparat, qu'il fit son entrée dans la cour du palais épiscopal de Mgr Favier.

L'évêque de Pékin réserva le meilleur accueil à l'officier belge. Comme les hôtels de Pékin avaient été détruits ou incendiés au cours de

l'action du maréchal von Waldecker pour se rendre maître de la ville, Wittamer et le R. P. Ramaeckers furent invités à résider au palais épiscopal, tandis que son escorte put se loger chez les chrétiens proches de la résidence de l'évêque.

L'officier belge remit une lettre de Mgr Van Aertselaer et fit prévenir la légation de Belgique de son arrivée à Pékin. C'était une réelle surprise car la dernière nouvelle directe reçue était la lettre du 21 février 1900 envoyée de Lan-tchéou pour annoncer son intention de rentrer de suite ⁽¹³²⁾.

En fait, le 13 septembre, Mgr Van Aertselaer avait écrit une lettre au baron Joostens pour le prévenir, notamment, de la présence de Wittamer à Si-wan-dzé. Le 1^{er} octobre, le ministre de Belgique avait écrit au commandant sa surprise et sa joie d'apprendre qu'il était en vie, mais il lui conseillait de ne pas tenter le voyage vers Pékin tant que la Chine ne serait pas pacifiée ⁽¹³³⁾.

Cette lettre, portée par l'entremise du prince Ching, avait croisé l'officier déjà en route pour Pékin et était arrivée à Si-wan-dzé le 12 octobre 1900 ⁽¹³⁴⁾.

Aussi lorsque, le 17 octobre 1900, Wittamer se présenta à la légation de Belgique, c'est avec joie que le baron Joostens l'accueillit et lui dit sa surprise de voir qu'il avait réussi à arriver indemne à Pékin, alors que l'Empire Chinois était encore profondément troublé.

(132) WITTAMER, A., *op. cit.*, 10 au 16 octobre 1900.

(133) JOOSTENS (baron), lettre de Pékin du 1^{er} octobre 1900 à Wittamer. — In : WITTAMER, A., *op. cit.*

(134) VAN AERTSELAER, J., lettre de Si-wan-dze, du 12 octobre 1900, à Wittamer, A. — In : WITTAMER, A., *op. cit.*

LE SÉJOUR À PÉKIN ET LE RETOUR EN EUROPE

Wittamer exposa au baron Joostens qu'il avait l'intention de partir au plus tôt pour Tien-tsin et de rentrer en Europe.

Bien entendu, il fallait de l'argent pour le voyage et le diplomate belge avait promis d'en avancer au commandant. Tous deux se rendirent à la Banque Russo-Chinoise où ils eurent la bonne surprise d'apprendre que les commettants belges avaient, depuis longtemps, constitué un dépôt important à la succursale de Shanghai et celle-ci n'avait pas manqué d'en aviser Pékin.

Le soir Wittamer avait été invité à dîner à la légation de Belgique, où il fit la connaissance d'un jeune collaborateur du Ministre, Merchelynck. Ce dernier avait dû rejoindre en toute hâte Pékin lorsque la révolte commençait et il n'avait pas eu le temps d'emporter ses malles qui étaient restées à Tien-tsin.

Au cours de ce repas, il fut décidé que Wittamer quitterait Pékin pour Tien-tsin le 19 octobre 1900 à huit heures du matin. Merchelynck se joindrait à la colonne de Wittamer et du R. P. Ramaeckers ⁽¹³⁵⁾.

Ce dernier descendait à Tien-tsin, non pour retourner en Europe, mais, sur ordre de Mgr Van Aertselaer, pour amener à Si-wan-dzé des provisions et de l'argent dont la mission était si démunie depuis plusieurs mois ⁽¹³⁶⁾.

Le 18 octobre, journée de repos bien méritée après tant d'épreuves, Wittamer en profita pour se promener dans les rues de Pékin et faire quelques emplettes.

Il constata que là aussi les Chrétiens se vengeaient et avaient razié les quartiers des païens, les palais des mandarins et, même, le palais impérial. Mais il considérait que la chose n'était pas répréhensible après les souffrances qu'ils avaient endurées. On lui offrit, à haut prix, des objets dont la

(135) WITTAMER, A., *op. cit.* 17 octobre 1900.

(136) VAN AERTSELAER, J., lettre de Si-wan-dzé, du 10 avril 1901, à Wittamer. — *In* : Wittamer, A., *op. cit.*

provenance ne faisait aucun doute et il en acquit quelques-uns, dont il était toujours très fier plusieurs années après ⁽¹³⁷⁾.

Le lendemain, à l'heure convenue, le petit groupe était prêt pour le voyage à Tien-tsin ; Merchelynck montait un superbe cheval pris à un général chinois.

Le long de la route impériale, la récolte n'avait pas été faite. Dans les champs d'avoine, on entendait des coups de feu tirés par des hommes cachés.

A qui étaient-ils destinés ? Les voyageurs étaient-ils visés ? De toute façon, aucun d'eux ne fut touché.

La première nuit, le petit groupe logea à Ho-ksi-wou et la seconde, à Yang-tsun. Les commandants des troupes européennes cantonnées dans ces deux localités cédèrent les vivres nécessaires au repas des voyageurs.

Chaque jour, de grand matin, ils se levaient, certains quelque peu courbaturés, mais ils en avaient vu bien d'autres.

Le 21 à midi, ils entraient à Tien-tsin et Wittamer s'installait à la «Belgian Trading Company», qui était gérée par M. Agassiz. De son côté, le R. P. Ramaeckers et l'escorte de Si-wan-dzé s'installèrent à la maison des Lazaristes.

Le lendemain, rasé de frais et nippé à neuf à l'européenne, le commandant Wittamer provoqua l'admiration des hommes de son escorte qui ne l'avaient jamais vu qu'en costume chinois, portant barbe et moustache.

Les adieux au R. P. Ramaeckers furent discrets et émotionnants. Le valeureux missionnaire, dans quelques jours, allait devoir retourner à sa mission, où la vie était toujours difficile et où il fallait rester perpétuellement sur le qui-vive.

Le 22 octobre au soir, Wittamer s'embarquait à Tien-tsin sur un vapeur à destination de l'Amérique pour rentrer en Belgique en effectuant le tour du monde.

Le 10 janvier à onze heures du soir, il descendait du train de Paris à la gare du Midi à Bruxelles, heureux de retrouver sa chère patrie ⁽¹³⁸⁾.

Après qu'il eut rencontré ses mandants, ceux-ci adressèrent le 7 février 1901 au Ministre des Affaires Étrangères une lettre contenant de nombreuses propositions ⁽¹³⁹⁾.

(137) WITTAMER, A., *op. cit.*, 18 octobre 1900.

(138) WITTAMER, A., *op. cit.*, 19 octobre 1900 au 10 janvier 1901.

(139) Lettre de Liège, le 7 février 1901, de Cockerill au Min. des Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II.

CONSIDÉRATIONS FINALES SUR LA MISSION WITTAMER

On peut se demander si la mission Wittamer a été un échec ou un succès. Le but précis pour lequel elle avait été envoyée en Chine fut manqué. Les usines belges n'ont fourni ni coupoles ni armements dont Baesens avait fait miroiter la possibilité, si pas la probabilité, de commandes.

Servais et Richard se dégonflèrent très rapidement, tandis que Wittamer continuait de tenter de réussir quelque chose, à Hanyang, par exemple. Au lieu de se décourager et de prendre le chemin du retour, nous le voyons prospector et demander des instructions à ses mandants.

Lorsqu'il fut mandaté pour l'exploration du Kansu, il prépara soigneusement celle-ci en prenant contact avec les autorités russes, en faisant contacter les centres missionnaires tenus par des Belges qui pourront l'aider, notamment par des dépôts de fonds.

Au cours du voyage au Kansu, il fit preuve d'un courage et d'une endurance extraordinaires. Il voyagea, seul Européen, durant de longs mois, dans un climat extrêmement rigoureux ; pendant six mois, il avança dans la neige et par des températures descendant jusqu'à -35°C , ne s'arrêtant que pour le repos indispensable ou pour recueillir des informations utiles à l'accomplissement de sa mission.

Lors de l'incident de Lan-tchéou avec Fivé, contrairement à ce qui est affirmé dans maints ouvrages, il n'abandonna pas immédiatement la partie ; sa lettre au ministre de Belgique à Pékin date du 21 février et jusqu'à Kalgan, le 20 juin 1900, il continua son exploration de façon normale, visitant le Kansu méridional et effectuant une reconnaissance du Hoang-ho, le célèbre Fleuve Jaune.

Après la rencontre avec les Russes de Kalgan fuyant la révolte des Boxers, il fit montre de talents militaires et diplomatiques exceptionnels. D'abord en réussissant le repli de la chrétienté du R. P. Cosyns sur Si-wan-dzé, puis en organisant la défense de ce poste sans effusion de sang, par exemple lors de l'arrestation des militaires chinois et par la façon magnanime et dédaigneuse dont il fit rendre les armes saisies.

Mais il fit encore plus, car il correspondit, dans cette Chine ébranlée, avec différents postes missionnaires leur donnant des conseils pour

l'organisation de leur défense, la construction de murailles et de tranchées et l'instruction militaire des hommes. Tous étaient militarisés, aussi bien religieux que civils ; ainsi, nous voyons le R. P. Hustin signer ses lettres avec le grade de général de cavalerie ⁽¹⁴⁰⁾ et le R. P. Van Kerckhoven avec celui de général de brigade ⁽¹⁴¹⁾.

Le salut de nombreux missionnaires et de nombreux chrétiens a été assuré grâce au concours d'un homme exceptionnel qui les organisa et les conseilla sagement, pendant une des époques les plus troublées de l'histoire de la Chine. Ceci est à mettre à l'actif de la mission Wittamer, et les Scheutistes lui vouèrent une profonde reconnaissance pour son action. Témoin la nombreuse correspondance entre le commandant et les missionnaires restés en Chine ou lors de leur retour en Belgique. D'ailleurs, le 18 août 1901, une grande réception fut organisée à Scheut en l'honneur du vaillant défenseur de Si-wan-dzé, avant son nouveau voyage en Amérique ⁽¹⁴²⁾.

Les résultats de la mission Wittamer en Chine ne peuvent non plus être considérés comme nuls de la part de ses commettants. En effet, la lettre qu'ils ont adressée le 7 février 1901 au Ministre des Affaires Etrangères contenait de nombreuses propositions et ils demandaient qu'elles soient transmises au Tsung-li-Yamen, par l'intermédiaire de la légation de Belgique à Pékin. Nous les résumons ci-dessous en les classant en deux catégories :

I. Transports : concessions.

- 1°) d'un chemin de fer de 250 km environ entre Pékin et Kalgan, par la vallée du Hun-ho et du Yang-ho ;
- 2°) d'un chemin de fer de 400 km environ de Kalgan à Ho-ku, desservant Kwei-hua-cheng ;
- 3°) d'une ligne de navigation de 1200 km sur le Fleuve Jaune, entre Hoku et Lan-tchéou, passant par Ning-sia et Tshung-wei.

II. Mines : concessions.

- 1°) au Pétchili d'une mine de blende située le long de la voie ferrée de Tien-tsin à Chan-hai-koan, à mi-chemin entre cette dernière ville et Pei-ta-ho ;

(140) HUSTIN, A., lettre de Nan-hao-t'sien, du 31 août 1900, à Wittamer. — In : WITTAMER, A., *op. cit.*

(141) VAN KERCKHOVEN, J., lettre de Si-ing-dzé, du 13 août 1900, à Wittamer. — In : WITTAMER, A., *op. cit.*

(142) EYCKE, C., lettre de Scheut du 30 août 1901. — In : WITTAMER, A., *op. cit.*

- 2°) en Mongolie centrale, les mines d'argent de Ta-pa-kou et de Ho-che-Ia au sud de Lao-dzé-kou ; les mines de cuivre de San-chei-hao et de Cha-pa-eul ; les mines de fer de Iao-dzé-kou, de Pao-tou et de Tou-kou ; la galène d'Intoueul ; le mica de Liou-hao ; le quartz aurifère de Si-ing-dzé ; le cristal de roche de Iao-dzé-kou, de Siang-heua-ti et de Heoupa ; le charbon de Si-ing-dze, de la plaine de Tai-hai, de Ho-kou et de Pal-le-ke ;
- 3°) au Kansu, les mines de fer de Ho-kouai-dze ; les mines de la montagne d'argent sur la rive droite du Hoang-ho ; les charbonnages de Ho-kouai-dze, de Shi-hui, de You-niou-keu, de Tsang-ing-pou, de Wakan-chié et d'ailleurs le long du Fleuve Jaune ⁽¹⁴³⁾.

Certes ces propositions ne furent guère suivies de réalisations. Comme le fait remarquer M^{me} Kurgan-Van Hentenrijk dans son remarquable mémoire sur Léopold II et les groupes financiers belges en Chine, les temps n'étaient pas propices pour obtenir des concessions minières. La révolte des Boxers a certainement eu pour effet de réduire l'impact qu'auraient pu avoir les prospections de Wittamer.

Une raison qui nous paraît avoir aussi contribué à réduire l'efficacité des missions belges, c'est le manque total de coordination entre elles. Le ministre de Belgique à Pékin les voyait arriver sur place sans objet bien précis ; lorsqu'elles s'adressaient à lui, il n'avait aucun pouvoir pour leur donner des instructions. Parmi les membres de ces missions, il y avait également peu d'hommes résistants au climat, doués d'énergie, de valeur suffisante et dotés de pouvoirs réels.

D'ailleurs le ministre de Cartier faisait remarquer que les affaires et les propositions d'affaires ne manquaient pas en Chine, mais bien les ressources en hommes et en argent pour les mener à bien ⁽¹⁴⁴⁾.

Finalement, deux hommes semblent émerger parmi ceux qui œuvraient en Chine aux environs des années 1900 ; c'est Wittamer et l'ingénieur Armand Rouffart, qui dirigeait une mission du groupe Empain ⁽¹⁴⁵⁾.

(143) Lettre de Liège, le 7 février 1901, de Cockerill au Min. des Aff. Etr., A.E.B., dossier 2928/II.

(144) Lettre de DE CARTIER à Davignon, Pékin, 11 mai 1914, A.E.B., 2833/XXI.

(145) KURGAN-VAN HENTENRIJK, G. 1972. Léopold II et les groupes financiers belges en Chine. — *Mém. Acad. r. Belg., Cl. Lettres*, 41 (fasc. 2), pp. 339-341.

